71e ANNEE (8e Série) N° 31 3 AOUT 1961

# L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

SEMINARY LIBRARY
PASSIONIST FATHERS

## SOMMAIRE


### DOCTRINE

**Causerie de l'Ami sur les « Revues ».** — I. Le Centenaire de Rabindranath Tagore, 481. — II. La conversion d'Hilaire de Poitiers, 482. — III. Chronologie de S. Martin, 483. — IV. Grégoire VII à Rome, 484. — V. Mentalité traditionnelle malgache, 485. — VI. L'unité arabe, 486. — VII. Le Père Faber, 487. — VIII. Léonard Murialdo, 489. — IX. Le cardinal Tisserant, 490. — X. Encore la médecine française, 490. — XI. G. Jung est mort, 492. — XII. Le catholicisme aux Etats-Unis, 492. — XIII. Jean-Pierre de Caussade, 493.

**L' « Ami du Clergé » et les livres.** — Comptes rendus bibliographiques : *Dictionnaire de théologie catholique*, table, 9e fasc., 495. — *Méditations sur les textes du Missel et du Bréviaire*, 495. — R. Spiazzi, *Piccola teologia della carita*, 495. — A. Cervia. *Il libro di Cana ; Unica persona mystica*, 495. — A. Civera. *Nella luce del Rosario di Maria*, 496. — D. Dee. *The Manifestation of conscience*, 496.

### PREDICATION

**Instructions du Dimanche.** — XXVI. 13e Dimanche après la Pentecôte : Des ouvriers pour la moisson, 249.

**Fête de l'Assomption.** — II. La Sainteté, 250.

**Paroles des Pères.** — Saint Basile. Action de grâces, 252.

**Deux sermons sur la Paix,** 253.

**Varia.** — La crise agricole. Réflexions d'un moraliste, 255.


***DIRECTION*** : Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur — R. DESVOYES, Codirecteur
***CORRESPONDANCE*** : M. le Directeur de « l'Ami du Clergé », BP 4 Langres (Hte-Mne)
***PUBLICITÉ EXCLUSIVE*** : M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS (8e)

***Paraît tous les jeudis à Langres***

# L'AMI DU CLERGÉ

**REVUE HEBDOMADAIRE DE DOCTRINE ET DE PASTORALE**

| ABONNEMENTS | | France | Étranger |
|---|---|---|---|
| | Doctrine seule . . . . | 10 | 15 NF. |
| | Doctrine et Prédication . | 12 | 18 NF. |

**Tous les nouveaux abonnements partent du 1er JANVIER de l'année en cours**
**On n'accepte pas d'abonnements à la PRÉDICATION sans la DOCTRINE**

**L'AMI DU CLERGÉ, 2-4, rue Claude-Gillot, Langres (H.-M.) - C. C. P. 21.88 Nancy**


## PETIT COURRIER

Q. — Voudriez-vous me donner l'adresse de l'éditeur du *Traité sur la Morale et la Vie des Affaires*, par le P. Muller, mentionné dans l'*Ami du Clergé* en 1952.

R. — Editions Casterman, à Tournai (Belgique), ou à Bruxelles, 5, rue de la Résidence ; ou à Paris, 66, rue Bonaparte. Paru à 3,90 NF.

---

Q. — Un Postulant, portant le prénom de *Clovis* voudrait savoir s'il existe vraiment un Saint de ce nom, quel est le jour de sa fête et où il pourrait trouver sa biographie.

R. — Dom Baudot n'en mentionne point dans son *Dictionnaire d'hagiographie*. Pas davantage Guérin, ni la récente *Vie des Saints*, des PP. Bénédictins (Letouzey).

---

Q. — Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer dans le petit courrier de l'*Ami* :

1° Une bibliographie aussi complète que possible sur S. Bernard, qu'un intellectuel désire connaître en spécialiste.

2° Des ouvrages pour préparer une païenne intellectuelle au baptême auquel elle veut se préparer elle-même.

R. — I. Habituellement un « spécialiste » prépare lui-même sa bibliographie et il éprouve à le faire une singulière jouissance. Les ouvrages parus à l'occasion du 8e centenaire de la mort de saint Bernard (1953) n'ont pu lui échapper. Aux autres, signalons les recensions parues à cette occasion dans l'*Ami* du 20 août 1953 : *Bernard de Clairvaux*, par la Commission d'histoire de l'Ordre de Cîteaux, gr. in-8 de XXVI-956 p., 26,50 NF., Alsatia, 1953 (ouvrage capital duquel il faut aujourd'hui partir); R. P. Bernard. *Saint Bernard et Notre-Dame*, 430 p., Desclée de Brouwer, 8,70 NF. ; Al. Masseron, *Daniel et Saint Bernard*, A. Michel, 5,70 NF. ; Dom Anselme Dimier. *Saint Bernard*, « *prêcheur de Dieu* », Letouzey, 4 NF. ; Daniel-Rops, *Quand un Saint arbitrait l'Europe*, Fayard, 1,25 NF. — N'oubliez pas de lire attentivement la conférence de Charles Ledré : « Saint Bernard, ascète conquérant », dans le même numéro. — Voir également la « biblio » du petit courrier du 18 juin 1953.

II. — Voyez vous-même dans quelle mesure elle tirerait profit des trois ouvrages suivants qui enrichiront votre bibliothèque personnelle : Jean Mouroux, *L'Expérience chrétienne*, Aubier, 1953 (recension *Ami*, 24-12-53) ; — Abbé Berthélemy. ***Vision chrétienne de l'homme et de l'Univers***, L'Ecole, 1953 (*Ami*, 1954, couv. p. 23 et 238) ; — P. Colin *Vie de l'homme nouveau*, Belin, 1957, 5,30 NF.

P. 218. — « CONFORT » pourrait être un titre marial. A Lyon, le couvent O. P. était dédié à Notre-Dame de Confort, que l'on peut traduire par « réconfort ». Il en reste le souvenir dans la rue Confort, située précisément sur l'emplacement de ce couvent illustre.

---

« Les Trois Livres d'or de la famille ». — **Le Livre d'or de mon baptême**, texte de M. le chanoine Garail, dessins d'accompagnement et reproductions en couleurs. — **Le Livre d'or de ma communion**, récit de Daniel-Rops — **Le Livre d'or de notre mariage**, texte de M. le chanoine Garail, directeur de l'Association du mariage chrétien. — Vol. de format 16 × 22,5, reliure ouatinée blanche, titre or, impression intérieure en couleurs, emboîtage spécial, 15 NF. l'un. — Edit. de La Colombe, 5, rue Rousselet, Paris-7e.

Instruire, divertir, développer le sentiment religieux, tel est le but de ces « Livres d'or ». Ce sont trois albums-souvenirs où peuvent s'insérer les photographies de la famille et de ses plus beaux jours : baptême, communion, mariage. La présentation en est très soignée et fort artistique. Les pages souvenirs s'accompagnent de textes d'une exceptionnelle valeur, capables de nourrir les esprits et d'orienter la méditation. Les reproductions en quadrichromie de tableaux de maîtres sont de premier ordre : la Vierge au Rocher de Léonard de Vinci, la Communion des apôtres de Fra Angelico, le Mariage de la Vierge de Raphaël, et une dizaine d'autres non moins artistiques.

Plus d'embarras désormais pour les parrains et marraines, parents et amis, à la veille de trois grandes dates de la vie. Le cadeau rêvé à portée de la main !

---

Pierre DUFOYER et Docteur LEFRANC. — **Aimer ses enfants.** — Vol. (12,5 × 19), 208 p., couv. ill. en couleurs et vernie, 5 NF. — Coll. « Pro Familia ». Casterman.

Quoi de plus spontané que l'amour maternel ou paternel ? Aimer ses enfants ? Mais tous les parents du monde les aiment ! Leur double expérience de psychologue et de médecin a prouvé aux auteurs que l'amour parental, profondément enraciné dans l'instinct et les forces vitales, en retire, certes, énergie et ferveur, mais, très souvent aussi, aveuglement, imperfection, illusion de désintéressement.

Les parents aiment beaucoup leurs enfants, mais les aiment-ils bien ? Savent-ils faire sortir d'eux le maximum de personnalité, selon *leurs* ressources et *leur* vocation ? Mesurent-ils le retentissement qu'ont dans le psychisme des tout-petits leurs comportements à leur égard ou envers leur conjoint ? N'est-ce pas la satisfaction de leurs ambitions, la compensation à leurs échecs, la sauvegarde de leur réputation qu'ils recherchent, plutôt que leur bien à eux ? Toutes ces questions sont éclairées avec le bon sens familier, secret du succès et de l'aide efficace qu'apportent tous les ouvrages de Pierre Dufoyer, qui hélas ! vient de mourir. Les exemples concrets ne manquent pas, et c'est tout un style d'éducation que les auteurs proposent, pour le plus grand bien des enfants, qu'ils font bénéficier des derniers progrès de la psychologie scientifique.

---

(*Voir suite* p. 246).

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

# BIBLIOTHEQUE DE THEOLOGIE

*Largement ouverte à tout ce qui intéresse la science théologique, ses grands problèmes, ses sources, son histoire, la Bibliothèque de Théologie entend offrir aux professeurs et au grand public compétent des synthèses élaborées à partir des documents, des monographies d'intérêt général et des instruments de travail.*

*Volumes parus :*

| | | | |
|---|---|---|---|
| (N° 436) | A. Hamman | La Prière dans le N. T. | 23,40 NF |
| (N° 441) | P.-Van Imschoot | Théologie de l'A. T. | |
| | | tome I – Dieu | 18,30 |
| | | tome II – l'Homme | 21,00 |
| (N° 442) | L. Vaganay | Le Problème synoptique | 25,90 |
| (N° 443) | O. Lottin | Morale fondamentale | 28,80 |
| (N° 444) | Th. Chary | Les Prophètes et le culte à partir de l'exil | 19,50 |
| (N° 445) | P. Broutin | La Réforme pastorale en France au XVIIe S. (2 vol), tome I | 23,40 |
| | | tome II | 28,80 |
| (N° 446) | L. Cerfaux, M. Tondriau | Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine | 25,90 |
| (N° 447) | L. Vereecke | Conscience morale et loi humaine | 10,40 |
| (N° 448-I) | J. Daniélou | Histoire des Doctrines chrétiennes avant Nicée : Théologie du Judéo-Christianisme | 20,70 |
| (N° 449) | A. Chavasse | Le sacramentaire gélasien | 45,50 |
| (N° 451) | G. Fourure | Les châtiments divins | 24,00 |
| (N° 452) | L. Richard | Le Mystère de la Rédemption | 24,00 |
| (N° 453-I) | Ph. Delhaye et collaborateurs | Théologie du Péché | 28,00 |
| (N° 454) | J. Fuchs | Le droit naturel | 16,50 |
| (N° 455) | P. Nemeshegyi | La Paternité de Dieu chez Origène | 23,40 |

■

*A paraître en Septembre 61*

| | | |
|---|---|---|
| (N° 448-II) | J. Daniélou | Message évangélique et culture hellénistique aux IIe et IIIe S. |
| (N° 453-II) | Ph. Delhaye et collaborateurs | Pastorale du Péché |

**DESCLÉE & Cie**

# DISQUES

## Le plus grand choix de disques religieux et de films-fixes

*Dernières Nouveautés :*

**LE REVEREND PERE DUVAL CHANTE...**
Plus bleu que le ciel. Fils de la Terre. Il y avait beaucoup de monde. Balle dans le ventre.
(45 tours BEL-AIR N° 21.040).

**CHANSONS DE VACANCES**
Les souliers dorés. Le feu se meurt. Cécilia. La belle si nous étions. Le mendiant. Par les Chantovents.
(17 cm UNIDISC N° 33.135, avec notice)

**MOZART : Messe du Couronnement K 317** et **Concerto pour Basson K 191.**
Solistes, Chœur E. Brasseur et Orchestre Lamoureux. Direction Igor MARKEVITCH
(30 cm D.G.G. N° 618.631 — mono — ou 138.131 — stéréo).

**TROIS TOCCATAS CELEBRES (Widor, Gigout, Boellmann)**, par Marie-Claire ALAIN à l'orgue.
(45 tours ERATO N° LDEV 474).

**Conditions exceptionnelles à MM. les Ecclésiastiques**

Expédition Province par retour — Abonnement gratuit à « Disques-Informations »

**19, RADIO PYGMALION** boulevard de Sébastopol — Tél. : CEN. 17-33 — M° : CHATELET

# L'OFFICE GENERAL DU LIVRE

14 bis, rue Jean Ferrandi — PARIS-6

est toujours en mesure d'expédier dans le monde entier tous les **LIVRES FRANÇAIS ET ETRANGERS**, la musique religieuse et profane, les disques et les films.

Nous payons, pour nos Clients, les abonnements aux publications françaises et étrangères.

Ainsi, nos Correspondants : SEMINAIRES, INSTITUTIONS, BIBLIOTHEQUES, ECOLES et CLIENTELE PARTICULIERE, peuvent grouper chez nous tous leurs achats, ce qui représente une notable économie de frais de correspondance et autres, en même temps que la grande commodité de n'avoir qu'un seul fournisseur, soucieux de leurs intérêts.

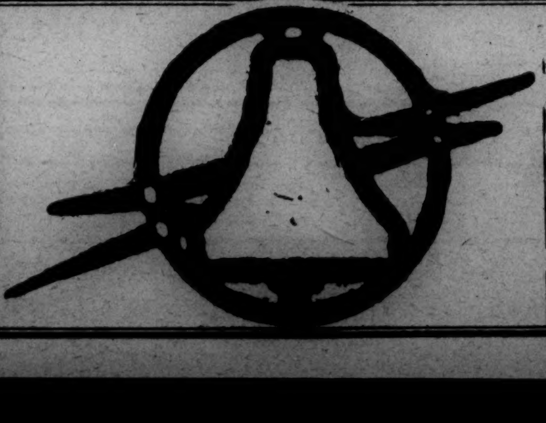
**VITRAUX**
*Antoine BESSAC à Grenoble (Isère)*
*Maison de Confiance-Fondée en 1860*
*Travaux soignés - Prix raisonnables*

**VITRAUX**
**DALLE DE VERRE**
Exécution, Restauration
Atelier THOMAS — Tél. 13.31
78, Av. de Chabeuil, VALENCE (Drome)

**— LOURDES —**
**HOTEL du LOUVRE**
Tél. : 4-04
*à proximité des Sanctuaires*
Recommandé

**HARMONIUMS**
**NEUFS ET D'OCCASION EN TOUTES MARQUES**
*Achat - Echange - Location*
**LABROUSSE**
33, Rue de Rivoli, PARIS-4.

*Les célèbres*
**GROTTES DE BETHARRAM**
ont
une renommée mondiale
•
*Elles sont situées entre les Sanctuaires de LOURDES et les Sanctuaires de Bétharram*



*Sonneries Electriques de Cloches*
BACH, Ingénieur Constructeur
METZ, Rue Saint-Symphorien
TOUTES LES SONNERIES
automatiques et horaires
— Angélus —
Volée - Tintement - Glas

# L'AMI DU CLERGÉ

**Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur**
**Chan. R. DESVOYES, Codirecteur**

71e ANNEE (8e Série)
N° 31. — 3 Août 1961

## Causerie de l'AMI sur les "Revues"

---

SOMMAIRE

I. Le centenaire de Rabindranath Tagore. — II. La conversion d'Hilaire de Poitiers. — III. Chronologie de S. Martin. — IV. Grégoire VII à Rome. — V. Mentalité traditionnelle malgache. — VI. L'unité arabe. — VII. Le P. Faber. — VIII. Léonard Murialdo. — IX. Le cardinal Tisserant. — X. Encore la médecine française. — XI. C. G. Jung est mort. — XII. Le catholicisme aux Etats-Unis. — XIII. Jean-Pierre de Caussade.

---

### I

### Le centenaire de Rabindranath Tagore

« Il y a cent ans naissait au Bengale Rabindranath Tagore, le poète le plus pur et le plus noble de l'Inde païenne. Quand il mourut, on déclara que disparaissait le saint François de nos jours. » Telle est la présentation de l'article publié dans *Orizzonti* du 4 juin 1961, sur Tagore, sous la signature de Franco Simongini.

C'est pour nous une excellente occasion d'apporter aussi notre hommage au merveilleux auteur de *Gitanjali,* qui fut traduit en français par André Gide, sous le titre : *L'Offrande lyrique.*

Rabindranath Tagore — il faut selon Gide prononcer Robindronath Togore — naquit à Calcutta, le 6 mai 1861. Il était de famille princière. Il n'avait que 16 ans quand il vint, en 1877, en Grande-Bretagne, pour y étudier à fond la langue anglaise et les poètes anglais. Cela lui permit de publier en anglais, lui-même, les œuvres qu'il avait composées en bengali. Il avait déjà résolu de consacrer sa vie à la réforme sociale et à la suppression des castes, dans son propre pays. Musicien et poète, il exprimait les beaux rêves de sa grande âme en des poésies passionnées et d'où se dégage une impression mystique, analogue à celle que l'on goûte dans notre *Cantique des Cantiques.* Il reçut le prix Nobel en 1913. De ses œuvres, qui sont nombreuses, citons encore, outre son chef-d'œuvre *Gitanjali : Le jardinier d'Amour* (1920), *La Corbeille de Fruits* (1921), *La jeune Lune* (1924), etc.

Tagore est mort, âgé de 80 ans, à Santiniketan, près de Bolpur, au Bengale, le 7 août 1941.

Il s'était marié à 23 ans, mais il eut la douleur de perdre, autour de 1901, sa femme, sa fille et son fils, coup sur coup.

Le pandith Nehru lui a rendu hommage en ces termes :

« Tagore, l'artiste aristocrate, en conquérant les sympathies de toutes les classes sociales, a représenté essentiellement la tradition culturelle indienne, qui consiste à accepter la vie dans sa plénitude et à la parcourir dans une joie sereine. »

« Plus que tout autre Indien, a dit encore Nehru, il a contribué à accorder les idées de l'Orient avec celles de l'Occident... Il a été par excellence l'internationaliste de l'Inde, en croyant à une coopération internationale, en travaillant pour elle, en portant le message de l'Inde aux autres pays et en rapportant leurs messages au nôtre. »

Romain Rolland, à son tour, a proclamé :

« A aucun penseur et poète européen d'aujourd'hui je ne me sens plus près que de lui, par la pensée et par le cœur. »

Et nous que dirons-nous ? Que cette poésie est exquise, qu'elle fait penser à ce que Bremond appelait la « poésie pure », qu'elle est faite de délicatesse, de noblesse, de sérénité, d'amour ?

Mais nous sommes contraints d'ajouter aussitôt, qu'il y reste une âme de panthéisme qui découle de la vision antique des *Upanishads* et qui a été élaborée par les grands maîtres du système philosophique du *Vedanta.* Mais s'il est des traits dans ce panthéisme qui sont pour nous inadmissibles — nous en citerons plus bas — nous nous trouvons souvent en complète union de pensée avec Tagore, en un bon nombre de ses méditations.

Voici par exemple, dans *L'Offrande lyrique,* le poème IV :

« Vie de ma vie, toujours j'essaierai de garder mon corps pur, sachant que sur chacun de mes membres repose ton vivant toucher.

« Toujours j'essaierai de garder de toute fausseté mes pensées, sachant que tu es cette vérité qui éveille la lumière de la raison dans mon esprit.

« Toujours j'essaierai d'écarter toute méchanceté de mon cœur et de maintenir en fleur mon amour, sachant que tu as ta demeure dans le secret autel de mon cœur.

« Et ce sera mon effort de te révéler dans mes actes, sachant que c'est ton pouvoir qui me donne force pour agir. »

Il est évident que c'est ainsi que nous aimons à nous adresser à « notre Père » qui est dans les cieux.

Ou encore dans les termes suivants (poème VII) :

« Mon chant a dépouillé ses parures. Je n'y mets plus d'orgueil. Les ornements gêneraient notre union . ils s'interposeraient entre nous, et le bruit de leur froissement viendrait à couvrir tes murmures.

« Ma vanité de poète meurt de honte à ta vue. O Maître-Poète ! je me suis assis à tes pieds. Que seulement je fasse de ma vie une chose simple et droite, pareille à une flûte de roseau que tu puisses emplir de musique. »

Et quelle âme éprise du divin amour pourrait-elle lire sans émotion les lignes que voici du poème XVII :

« J'attends seulement l'amour pour me renoncer moi-même entre ses mains... Ils viennent avec leurs lois et leurs codes pour m'attacher ; mais moi je leur échappe, car j'attends seulement l'amour pour me renoncer moi-même entre ses mains... »

Et encore au poème XVIII :

« Les nuages s'entassent sur les nuages ; il fait sombre. Amour ! ah pourquoi me laisses-tu dehors attendre tout seul à la porte ?

« Dans l'affairement du travail de midi, je suis avec la foule ; mais par ce sombre jour solitaire je n'espère seulement que toi.

« Si tu ne me montres point ta face, si tu me laisses complètement de côté, je ne sais pas comment je traverserai ces longues, ces pluvieuses heures.

« Je reste à contempler le large obscurcissement du ciel et mon cœur plaintif rôde avec le vent sans repos. »

Et aussitôt la réponse au poème XIX :

« Si tu ne parle pas, certes j'endurerai ton silence ; j'en emplirai mon cœur. J'attendrai tranquille, la tête bas penchée, et pareil à la nuit durant sa vigile étoilée.

« Le matin va sûrement venir ; la ténèbre va céder, et ta voix va s'épandre en jaillissements d'or ruisselant à travers le ciel.

« Tes paroles alors s'essoreront en chansons de chacun de mes nids d'oiseaux et tes mélodies éclateront en fleurs sur toutes les charmilles de mes forêts. »

Nul chrétien ne pourra davantage récuser les humbles demandes du poème XXXVI :

« Ceci est ma prière vers toi, mon Seigneur, — frappe, frappe à la racine cette ladrerie de mon cœur,

« Donne-moi la force de supporter légèrement mes chagrins et mes joies,

« Donne-moi la force de rendre mon amour abondant en services.

« Donne-moi la force de ne jamais désavouer le pauvre ni plier le genou devant le pouvoir insolent.

« Donne-moi la force d'élever mon esprit loin audessus des futilités quotidiennes.

« Et donne-moi la force de soumettre ma force à ta volonté avec amour. »

Que de traits on aimerait à citer encore ; mais résumons tout en ce qui suit (poème XXXVIII) :

« C'est toi que je veux ! toi seul ! — que mon cœur le répète sans cesse ! Tous les désirs, qui me distraient jour et nuit, sont faux et vides jusqu'au cœur.

« Comme la nuit garde cachée dans son ombre l'exigence de la lumière, ainsi de même dans le fond de mon inconscience retentit le cri : « C'est toi que je veux, toi seul ! »

« Comme la tempête aspire à sa fin dans la paix, lorsqu'elle bondit contre la paix, de toute sa force, ainsi de même ma rébellion bondit contre ton amour et s'écrie : « C'est toi que je veux, toi seul ! »

Tout cela est magnifique. Mais des notes discordantes nous font sursauter çà et là. Dans sa préface à *L'Offrande lyrique,* André Gide explique sans la moindre désapprobation :

« C'est par sa création, c'est en sa créature que Dieu prend conscience de soi. Que lui, Tagore, soit la conscience de Dieu, qu'il *est* la conscience de Dieu — c'est cette pensée qui anime les poésies les plus parfaites. »

Or, c'est justement ce qui nous offusque et ce qui nous paraît contradictoire. Le panthéisme est une forme de l'athéisme. Si tout est Dieu, Dieu n'est rien, ou du moins il n'est plus Dieu. Et il faut bien reconnaître que Tagore a des réflexions — rarement à la vérité, mais tout de même il en a — qui sonnent dans le sens que Gide vient de nous dire :

« O Seigneur ! Maître de tous les cœurs, si je n'existais pas, où serait ton amour ?

« Tu m'as pris comme associé de ton opulence. Dans mon cœur se joue le jeu sans fin de tes délices. Par ma vie prend forme incessamment ton vouloir. »

Si Dieu n'avait pas d'autre conscience que celle qu'il réalise en nous, il ne serait plus Dieu, c'est-à-dire l'Eternel, l'Infini, l'Acte pur, le Tout-Puissant, le Père du Verbe consubstantiel, la Source avec le Verbe d'où procède le Saint-Esprit.

C'est pourquoi nous ne pouvons accepter le poème LXV ainsi conçu :

« Quel divin breuvage espères-tu, mon Dieu, de cette débordante coupe de ma vie ?

« Mon poète ! est-ce là ton délice de voir ta création à travers mes yeux et, au parvis de mon oreille, d'écouter silencieux ta propre divine harmonie ?

« A travers mon esprit, ton univers se tisse en paroles auxquelles ta joie communique la mélodie. Tu te donnes à moi par amour, et c'est alors qu'en moi tu prends conscience de ta suavité parfaite. »

Pour un esprit « occidental » — le terme à la mode — il est impossible d'appeler « amour » ce qui en Dieu ne prend conscience de soi qu'en nous ! L'amour infini exige conscience infinie. Et c'est bien cet amour infini qui a tout créé et qui soutient tout l'univers dans son être ! Nul doute que Tagore, dans la lumière où nous osons l'espérer désormais, voie les choses tout autrement qu'il ne les voyait dans la pâle clarté de sa tradition hindoue !

## II

### La conversion d'Hilaire de Poitiers

Les historiens se demandent si saint Hilaire de Poitiers avait été païen avant sa conversion ou s'il appartenait à une famille chrétienne, et les avis sont partagés à ce sujet. Dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, d'avril-juin 1961, E. Boularond étudie la question, sous le titre : *La Conversion de saint Hilaire de Poitiers*. Certes, s'il n'y avait que les arguments de critique interne, il semble, comme nous allons le voir, que le problème serait vite tranché. Mais les arguments de critique externe sont contradictoires.

Il y eut, à la fin du VIe siècle, un évêque de Poitiers fort connu, Venance Fortunat, l'auteur du *Vexilla regis*. Il a écrit une courte *Vie de saint Hilaire*. Et sur l'enfance du saint, il a cette phrase :

« Dès le berceau, sa première enfance se nourrissait du lait d'une si grande sagesse que, dès lors, on aurait pu comprendre que le Christ avait voulu se donner le soldat qui lui était nécessaire pour faire triompher sa cause. »

Sur quoi, le savant bénédictin qui édita les œuvres du saint, dom Pierre Coustant, déclare que si Hilaire ne fut baptisé qu'à l'âge adulte, il fut cependant élevé dans la foi chrétienne.

En sens inverse, saint Jérôme, beaucoup plus proche des faits que Fortunat, compare Hilaire à Cyprien, ce qui, dans le contexte, signifie clairement que, comme Cyprien, Hilaire avait été élevé dans le paganisme.

Saint Augustin, dans son *De Doctrina christiana,* range Hilaire dans les rangs des convertis du paganisme : Lactance, Victorin, Optat.

Mais en dehors des arguments de critique externe, il est, nous l'avons dit, un argument de critique interne, qu'il est permis de juger décisif. Quiconque se plonge, en effet, dans la lecture du *De Trinitate* de saint Hilaire, y trouve, dès les premières pages, un récit autobiographique, dans lequel Hilaire raconte, de toute évidence, ce qui lui est arrivé à lui-même, c'est-à-dire décrit le chemin qu'il a suivi pour passer du paganisme au christianisme. Son raisonnement est en bref le suivant. Tous les hommes cherchent le bonheur, et la plupart le situent dans « le repos joint à l'opulence ». Mais cette manière de voir nous laisse au niveau des bêtes. Les hommes réfléchis savent que l'homme n'est pas fait seulement pour le plaisir, mais pour la vertu. Mais la vertu abstraite, à la manière stoïcienne, ne suffit pas pour Hilaire. Il cherche Dieu. Il voudrait sinon le comprendre, du moins le connaître. Or, les philosophes n'ont rien su de clair ni de sûr au sujet de Dieu. Le paganisme a multiplié les dieux et il a avili la notion de divinité. Mais voici que l'auteur tombe sur Moïse et la Bible. Il est ébloui par la définition : *Je suis celui qui suis !* Tout ce que la Bible dit de Dieu est grand, cohérent et puissant. Et pourtant cette première impression n'est que peu de chose auprès de celle que l'auteur éprouve en lisant l'Evangile de S. Jean. Eh quoi ! voilà un simple pêcheur, les pieds encore humides de la vase du rivage, les mains chargées de ses filets, qui s'écrie : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu !

N'est-ce pas, s'écrie Hilaire, un plus grand miracle d'avoir fait écrire une telle page par un pêcheur que d'avoir ressuscité des morts ?

Or, d'un bout à l'autre de son récit, Hilaire ne cesse de parler à la première personne. Il y a là dans son livre des traits qui ne peuvent pas ne pas rappeler des émotions personnelles, et qui, par conséquent, décrivent un chemin qui a été suivi par l'auteur en personne.

Que répondent à cela les partisans de la thèse opposée ? Dom Coustant nous dit que, dans ces pages, Hilaire ne décrit qu'une expérience fictive. Il ne nous fait pas une confidence personnelle. Et, tout récemment, le P. Galtier, S. J., théologien éminent et qui vient de mourir à près de 89 ans, reprend à son compte la même thèse. Hilaire n'a voulu qu'introduire son sujet, amener le lecteur au niveau de ce qu'il veut expliquer : le dogme de la Trinité. Son procédé est celui d'un homme rompu à l'art de la rhétorique.

Eh bien ! non, cela paraît invraisemblable. Certes, il est exact qu'Hilaire, en « rhétoricien » expérimenté, a pensé que rien ne pouvait mieux introduire ses lecteurs au sujet qu'il voulait traiter, que le récit de sa propre expérience. Mais cela ne signifie aucunement, ne peut sûrement pas signifier qu'il ne raconte pas sa propre histoire. Le récit est fait à la première personne. Ce n'est pas seulement « çà et là », comme dit le P. Galtier, que l'auteur s'attribue à lui-même ce qu'il dit de la découverte de la vérité chrétienne. Mais le *je* ou, ce qui est la même chose, le verbe à la première personne, y apparaît plus de vingt fois en quatorze paragraphes. Le développement ne présente aucune solution de continuité. Pas un instant on n'a l'impression qu'Hilaire parle dans l'abstrait. Quand le P. Galtier assure qu'on ne trouve là qu'une « froideur rationnelle », il nous étonne sans nous convaincre. Rien ne paraît au contraire, à notre avis, plus personnel, plus chaleureux, plus émouvant que son récit, surtout quand il en vient à la lecture du Prologue de S. Jean.

Et M. Boularond retrouve le raisonnement d'Hilaire dans son *Commentaire sur les Psaumes,* sous une forme abrégée mais très reconnaissable. Cela tient en deux phrases : les philosophes ne nous ont communiqué que des erreurs ou de vagues et chancelantes conjectures sur la divinité. Seule la Bible, seuls les prophètes d'abord, puis les apôtres, nous ont dit des choses qui se tiennent, des choses qui établissent l'âme dans une foi inébranlable.

Nous admettrons donc la part de vérité qu'il y a dans la thèse du P. Galtier, à savoir qu'Hilaire a utilisé ses dons de « rhétoricien », pour convaincre ses lecteurs. Mais nous garderons la certitude que la meilleure « rhétorique », en l'occurrence, était justement de narrer une expérience intime et non de présenter une « fiction ».

Nous savons par Fortunat qu'Hilaire, avant sa conversion, avait été marié et qu'il avait une fille, nommée Abra. Après sa conversion et son baptême, il forma sa femme et sa fille à la règle de l'Eglise avec tant de piété, dit encore Fortunat, qu'on put voir que Dieu l'avait doté, lui, simple laïque, de la grâce d'un évêque.

Quand le clergé et le peuple de Poitiers, vers l'an 350, firent choix de cet homme pour être leur évêque, il apparut à tous que l'Esprit de Dieu avait guidé ce choix. Et l'histoire a ratifié ce jugement.

## III

### Chronologie de S. Martin

Si nous tournons quelques pages, dans le même numéro du *Bulletin* que l'on vient de citer, nous trouvons une brève étude sur *La Chronologie des années de jeunesse de saint Martin,* avec la signature E. Griffe.

C'est que tous les biographes du saint évêque de Tours ont eu à résoudre le problème le plus délicat à ce sujet. Le grand spécialiste de Sulpice Sévère, Paul Monceaux, a résumé la difficulté en ces lignes :

> « Selon les uns, les plus nombreux, Martin serait né vers 316, aurait servi sous les empereurs Constantin et Constant, aurait quitté l'armée en 341, à vingt-cinq ans. — Selon d'autres, il serait né vers 335 ; il aurait servi sous Constance et sous Julien, encore César ; il aurait obtenu son congé en 356, à vingt-et-un ans... Il y a d'autres systèmes encore et d'autres divergences. C'est dire que nous ne savons pas. »

Dans une récente Causerie, nous avons traité du centenaire de Ligugé. Ce monastère aurait donc été fondé en 361. A partir de là, nous sommes fixés sur la chronologie de la vie de S. Martin. Mais auparavant ? que faut-il admettre ? Ni le P. Delehaye, ni Lecoy de la Marche, ni E. Ch. Ba-

but n'ont pu le dire avec certitude. Et entre l'an 316 et l'an 335, l'écart est si grand, qu'on ne sait où placer la naissance de Martin. S'il est né en 316, il avait 45 ans, quand il retira à Ligugé. Mais s'il naquit en 335, il n'avait que 26 ans ! Quelle différence !

Examinons donc les textes de Sulpice Sévère. Il raconte que le père de Martin était tribun militaire, et il dit de Martin lui-même :

« *Ipse armatam militiam in adulescentia secutus inter scolares alas rege Constantio, deinde sub Juliano Cæsare militavit.* »

Il n'est donc pas douteux que Martin a été militaire, et dans la cavalerie — *inter scolares alas* — sous Constance et sous Julien encore César.

Camille Jullian a cru que d'après ce texte, il faut admettre que Martin avait été, — étant encore adolescent — dans la garde impériale, et qu'il avait obtenu son congé alors qu'il n'avait que 21 ans, en 356. Mais cela est invraisemblable. M. Griffe propose donc simplement de mettre une virgule après le mot *secutus*. On a ainsi le sens suivant :

« Lui-même (Martin), après avoir exercé la carrière militaire, dans son adolescence, — (plus tard) servit dans la cavalerie, sous Constance et le César Julien (l'Apostat). »

Rien n'empêche qu'il soit né en 316, qu'il soit entré dans l'armée, en qualité de *tiro*, c'est-à-dire « enfant de troupe », vers 331, qu'il ait partagé son manteau, à Amiens, vers 334, qu'il soit devenu soldat proprement dit et même tribun, et qu'il ait obtenu son congé après 25 ans de service, ce qui était normal, en 356. Qu'il soit devenu moine à Ligugé en 361, rien de plus conforme à cette chronologie.

Il y a cependant une difficulté et elle est encore dans le texte de Sulpice Sévère. Il dit, en effet, que Martin, à l'âge de 18 ans, « vola au baptême ». Ce serait donc en 334. Et il ajoute :

« Cependant il ne renonce pas aussitôt à la *militia*. Il se laisse vaincre par les prières de son tribun, qui était son compagnon de tente et son ami. Celui-ci, une fois écoulé le temps de son tribunat, promettait de renoncer au monde. »

Si nous comprenons bien ce passage, Martin et son tribun, s'entretenaient ensemble, de ce nouveau genre de vie : « renoncer au monde ». C'était le temps où, en Occident, on commençait à parler de cette étonnante « aventure » qu'est la vie monastique. Mais Sulpice Sévère ajoute aussitôt :

« *Qua Martinus expectatione suspensus per biennium fere postquam est baptismum consecutus solo licet nomine militavit.* »

On est tenté de traduire :

« Martin fut tenu en suspens par cette attente. Pendant deux années environ après qu'il eut reçu le baptême, il resta soldat, mais seulement de nom. »

Alors on ne comprend plus. Il n'avait été soldat que de 15 à 18 ans, avant son baptême. Il ne l'aurait été que deux ans après son baptême. Et il aurait obtenu son congé, après cinq ans de service, c'est-à-dire à l'âge de 20 ans !

Et comme il est certain qu'il a servi sous Julien l'Apostat, son service se serait terminé en 356. Certains critiques ont pensé que le mot *biennium* était une erreur de copiste et qu'il fallait lire *vicennium* : vingt ans et non deux ans. Mais il serait étrange que Martin ait attendu pendant vingt ans que son tribun tînt la parole qu'il lui avait donnée. Ici encore, pense M. E. Griffe, on peut mettre une virgule après *suspensus*, et l'on obtient le sens suivant :

« Après avoir été tenu en suspens par cette attente pendant deux années environ après qu'il eut reçu le baptême, Martin fit son service militaire, mais en n'étant soldat que de nom. »

Cela veut dire qu'il acheva son *tirocinium* deux ans après son baptême, mais qu'il fit ensuite son service régulier — vingt ans de *militia* — mais en pensant toujours à « renoncer au monde », c'est-à-dire en « n'étant soldat que de nom ».

Nul doute, en effet, que le baptême ait produit dans le cœur de Martin un détachement du monde qui fit de lui un « soldat » qui n'avait plus que l'apparence nominale du légionnaire d'alors. Sulpice Sévère a voulu ainsi prévenir l'idée que Martin, après son baptême, a pu se souiller « par les actes de la vie militaire ».

En définitive, la chronologie de Martin s'établit ainsi :

316, naissance de Martin, date qui coïncide avec ce que dit Grégoire de Tours (*Hist. Franç.*, I, 36), et avec ce que dit Sulpice Sévère d'un fait arrivé vers 385, alors que Martin était « *jam septuagenarius* ».

331, entrée de Martin, dans la carrière militaire, à l'âge de 15 ans (selon Sulpice Sévère).

334, baptême de Martin, encore simple *tiro*, et âgé de 18 ans.

336, Martin engagé dans le service militaire.

356, Martin obtient son congé, à Worms. Il est alors officier de cavalerie dans la garde. En cette même année, se tient le Concile de Béziers, probablement après Pâques. Hilaire y prend une position si forte contre l'arianisme, que son nom devient illustre. Martin, pour la première fois sans doute, entend parler de lui et Sulpice assure qu'aussitôt libéré du service, Martin se rend à Poitiers. Mais il ne peut y rester, car l'ordre arrive de la part de l'empereur Constance à Hilaire de partir pour l'exil, en châtiment de son attitude au concile de Béziers. Il n'en reviendra qu'en 360, mais Martin ne l'aura pas oublié et reviendra se mettre sous sa direction dès 361, date de la fondation de Ligugé.

## IV

### Grégoire VII à Rome

P. G. Colombi nous raconte dans l'*Osservatore romano* du 2 juin (édition hebdomadaire en français), la visite que vient de faire à Rome la dépouille mortelle de S. Grégoire VII. Son article a pour titre : *La nouvelle église de saint Grégoire VII.*

Il n'y avait pas encore d'église à son nom dans Rome. Ce sont les Franciscains qui viennent d'en construire une dans un quartier neuf, comptant environ 16.000 habitants. Cette monumentale église a été consacrée le 20 mai dernier. Elle garde toute la simplicité franciscaine, ni dorures, ni marbres

rares, ni décorations éclatantes, mais une ossature de briques apparentes, de ciment naturel. Sur le fronton une date : 1209-1259, ce qui rappelle le septième centenaire de la fondation de l'Ordre franciscain.

Et l'on a eu l'excellente idée de faire accomplir une visite à cette église par la dépouille mortelle du grand pape. Mais d'où venait-il donc ? Pour le savoir, il faut rappeler sommairement l'histoire de Grégoire VII.

Il naquit en 1020, à Soana, au diocèse actuel de Sovana-Pitigliano, suffragant de Sienne. Jeune, il fut confié à son oncle, abbé de Sainte-Marie-sur-l'Aventin, prieuré des Chevaliers de Malte dans la suite. Il fit là ses études, devint moine, prieur et économe à St-Paul-hors-les-Murs.

Il était donc bénédictin et il se nommait Hildebrand. Ce moine avait une si puissante personnalité — on a pu le comparer récemment à Napoléon — qu'il fut auprès de plusieurs papes le conseiller énergique et judicieux en vue de la réforme de l'Eglise, menacée par les invasions des pouvoirs civils. A partir de S. Léon IX, il devient un personnage influent dans l'Eglise. Il remplit de hautes missions diplomatiques, sous Victor II, Etienne IX, Nicolas II. — Le pape Alexandre II (1061-1073) est son ami et il le crée cardinal et chancelier de l'Eglise romaine. Avec S. Pierre Damien, il est le bras droit du pape, et enfin, le 22 avril 1073, il est élu pape, et par attachement à Grégoire VI, qui avait été son bienfaiteur, il prend le nom de Grégoire VII. Son pontificat, marqué par des luttes formidables contre l'empereur Henri IV, va durer jusqu'à 1085.

Ce pape qui fit de si grandes choses et qui déploya une énergie si indomptable était d'une taille extraordinairement petite. Son visage était pâle. Mais c'était un caractère intrépide et dominateur. Saint Pierre Damien le comparaît au « vent du nord ». Un autre contemporain l'appelait « saint Satan » ! Il fut aimé et admiré avec passion et haï de même. On a des lettres de lui, pleines d'affection, à la comtesse Mathilde de Toscane, une grande âme, elle aussi, à l'abbé saint Hugues de Cluny, à Hermann, évêque de Metz. A la base de son action, il faut placer une foi ardente, une union intense à Jésus-Christ, un sens aigu de la justice. Son programme de réforme était clair et catégorique : pas de simonie ! pas d'atteinte au célibat ecclésiastique ! S'il est l'adversaire d'Henri IV, c'est qu'il voit dans l'investiture laïque la source de la « simonie » et du « nicolaïsme », comme on disait alors. L'épisode le plus sensationnel de son pontificat, fut l'entrevue de Canossa en 1077, au cours de laquelle, pour ne pas abuser de sa victoire, il consentit à absoudre l'empereur Henri IV, qu'il avait déposé en raison de ses attentats contre l'Eglise. Henri IV ne lui en sut aucun gré et ne tint aucune de ses promesses. Il nomma un antipape, marcha sur Rome, dont il s'empara, en 1084, et se fit couronner empereur par son antipape nommé Clément III. Heureusement, Robert Guiscard, avec ses Normands, accourut au secours de Grégoire, le tira du château Saint-Ange, où il était assiégé et le rétablit au palais du Latran. Mais les soldats de Robert Guiscard étaient des pillards effrénés. Ils se livrèrent dans la ville à de tels excès que la ville se souleva contre eux. Le pape dut lui-même s'en aller avec ses étranges alliés. « Victime innocente et inconsciente d'un défenseur déchaîné, Grégoire VII se réfugie à Salerne, après une halte au Mont-Cassin. » La mort le surprit avant qu'il ait pu revenir à Rome. En novembre 1084, il réunit à Salerne un synode, au cours duquel il excommunia de nouveau Henri IV, et publia une encyclique que l'on peut considérer comme son testament spirituel et où il exprimait sa confiance dans l'avenir de la réforme qu'il avait définie dans ses fameux *Dictatus papæ* de 1075. Il mourut à Salerne le 25 mai 1085, en disant : « *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité et c'est pourquoi je meurs en exil !* »

Chose curieuse, l'article que nous analysons en le complétant sur plusieurs points, dit que Grégoire VII fut canonisé par Grégoire XIII en 1584. Il n'en est rien. Sous Grégoire XIII, en 1577, le tombeau de ce grand pape, à Salerne, fut ouvert. Pastor publie le protocole de cette ouverture, dans sa *Geschichte der Päpste*, tome XII, p. 183, note 3. Le corps fut trouvé intact. Ce fut le pape Paul V qui, à la demande de l'archevêque de Salerne, Jean Beltramini, autorisa, par bref du 28 juillet 1609, le culte rendu de façon immémoriale à Grégoire VII, à Salerne, mais Paul V précisait que ce culte n'était autorisé que pour Salerne, sous le rite double. C'était donc plutôt une béatification qu'une canonisation. Pastor souligne qu'il n'y a pas eu canonisation. A l'année 1584, mentionnée par notre article, remonte seulement l'inscription de Grégoire VII au martyrologe romain.

C'est donc de Salerne que la dépouille mortelle du grand pape est venue faire une visite de 4 jours à l'église qui lui est dédiée, à Rome. Elle y est arrivée, le 25 mai, jour de sa fête. Du 25 au 28 mai, de nombreux cardinaux et l'Abbé de St-Paul officièrent dans cette église. Les évêques de Salerne et de Sovana-Pitigliano prirent la parole. De nombreux pèlerinages de ces deux villes épiscopales vinrent à Rome à cette occasion. Il y avait eu un arrêt au Mont-Cassin, au cours du trajet. Le pape Jean XXIII s'est rendu, sous forme tout à fait privée, auprès des reliques de son grand prédécesseur. Au matin du 28 mai, avant de quitter Rome, pour revenir à Salerne, les vénérables dépouilles s'arrêtèrent à la Basilique Saint-Paul, dont Grégoire VII fut l'un des restaurateurs.

La mémoire de Grégoire VII fut en abomination aux « étatistes » et « régalistes » de tous les temps. Il faut lire à ce propos ce que Bossuet dit de lui en latin dans sa *Defensio declarationis cleri gallicani*, pars prima, sectio I, cap. VII et sequentia.

En somme, Bossuet l'admire, le déclare de bonne foi, mais condamne sa politique à l'égard des rois et sa prétention à les déposer, ce que nul n'avait fait avant lui !

## V

### Mentalité traditionnelle malgache

Sous le titre qu'on vient de lire, c'est une sœur malgache, Marie-Victoire Razanamiahy, qui nous parle de la mentalité païenne de son peuple, dans

la revue *Mission de l'Eglise* de juin 1961. Cette revue est l'organe de la *Pontificia Unio cleri pro Missionibus*, à Paris, 5, rue Monsieur.

Sœur Marie-Victoire écrit fort gentiment le français, ce qui fait honneur à ceux qui l'ont formée.

I. — L'âme malgache croit beaucoup aux esprits. Pour elle, ce sont des êtres forts, qui errent partout, peuvent récompenser ou punir et qu'il faut se garder de mécontenter. De là viennent tous les tabous et tous les fétiches de l'observance païenne.

II. — Le *culte des morts* est la première forme de cette croyance aux esprits. Les morts, pour un malgache, sont étroitement unis aux vivants. Il faut songer à eux, leur faire leur part en tout. On pratique le « retournement des morts » soit pour les envelopper de nouveau tous les deux ans, soit pour les transporter dans le tombeau ancestral. Chez les païens, il y a le coin des ancêtres, où l'on consacre l'eau pour la bénédiction du mariage ou d'autres objets quelconques. On y trouve même des verres et des assiettes, très propres, pour leur donner à manger. En beaucoup de villages, l'enterrement est très solennel : on tue un bœuf pour les morts, — que les vivants mangent, — on sème du riz ou de l'argent sur le trajet de l'enterrement. Si les morts se montrent en songe, on va consulter les devins pour savoir ce qu'ils veulent. Il faut à tout prix éviter l'infidélité envers les morts, car ils peuvent torturer les vivants ! D'après la croyance malgache, les morts sont devenus fantômes ou papillons noirs.

III. — *Prémices de la récolte.* — Dans tout ce qu'on récolte, le riz ou autre chose, il faut faire la part des esprits.

D'autres usages existent selon les tribus. Chez les Sihanaka, les nouveaux mariés ne peuvent entrer à la maison, sans en avoir fait sept fois le tour. — On fait aussi le tour de la maison, en chantant et dansant, pour la circoncision de l'enfant.

En dehors de ces coutumes, il faut signaler les « tabous ». Chez les Sihanaka, on ne travaille pas à la rizière, le jeudi. Dans un autre village, on ne mange pas la viande de porc. Une tribu se déchausse pour entrer au cimetière ancestral. Pour les fétiches, il y a des quantités d'interdictions et il faut se purifier sans cesse.

Mais n'allons pas croire que l'âme malgache ne s'occupe que des esprits, sans remonter à Dieu.

« Même les plus païens, dit la sœur, ont cette croyance en Dieu créateur. »

On le nomme *Zahanary*. On s'adresse à lui dans les termes les plus explicites et les plus touchants. En voici des exemples :

« Je vous appelle, ô *Zahanary*, toi, qui as fait le ciel et la terre, toi qui nous a créés, — viens assister à notre sacrifice... à cette fête, etc. »

Ou pour un mort on dira :

*O Zahanary* tout-puissant,
Et vous, ancêtres vénérés,
Nous vous prions de faire bon accueil
A celui qui nous a quittés.
Ancêtres parfumés, venez à sa rencontre,
Et conduisez-le vers Zahanary.

Pour une offrande, on dira :

Nous te remercions, ô Zahanary,
Tu nous as donné d'abondantes moissons,
Et un troupeau nombreux.
Ils t'appartiennent, ô Zahanary,
Car tu es le Maître de la terre et de tous les biens...

Les missionnaires à Madagascar travaillent beaucoup et ils font chaque année une tournée en pays païen, dans les forêts sans routes. Il faut de six à sept heures de marche. Il pleut presque toujours et il faut avoir le corps souple car on glisse et on tombe souvent. Les ponts sur les rivières sont rudimentaires, quand il y en a : deux troncs d'arbre jetés en travers sur lesquels il s'agit de garder son équilibre. Et quand il n'y a pas de pont, il faut se tenir par la main et traîner les pieds au fond de la rivière, car le courant est fort. On trouve les païens dans l'attente. Ce sont des âmes assoiffées de lumière. Le séjour dans le village se passe à catéchiser. Le problème est de trouver un catéchiste sur place. Il fera le catéchisme et l'école tout à la fois. Et l'article de sœur Marie-Victoire s'achève par la prière d'un chef de village qui lui a été adressée à elle-même :

« Vous êtes chrétienne, catholique et la charité vous demande de *regarder vos frères* qui sont dans l'ignorance. Nous voulons savoir quelque chose, mais nous ne pouvons pas et nous vous attendons ! »

Et elle conclut :

« Ce n'est pas seulement un village entier, ni à Madagascar, mais partout que des cris retentissent à nos oreilles et pénètrent nos cœurs en disant : « *Regardez vos frères* dans l'ignorance spirituelle, intellectuelle, matérielle. » Ces cris ne sont pas seulement pour les missionnaires, mais pour nous tous. »

Sœur Marie-Victoire a raison et tous doivent avoir une ardente pensée pour les missions !

## VI
### L'unité arabe

Dans *La Terre Sainte*, revue illustrée de la Custodie franciscaine, au numéro de mai 1961, à Jérusalem, un article signé Ignace Mancini est consacré à l'*Unité arabe*. Tout le monde sait que l'un des traits les plus marquants et parfois les plus inquiétants du climat international actuel, c'est l'activité du « panarabisme ». Alors que les pays arabes, il y a un demi-siècle, étaient tous plus ou moins colonisés, la plupart d'entre eux ont accédé à l'indépendance et se livrent à des espérances immenses fondées sur l'autorité que donnerait au monde arabe l'unité des peuples qui en font partie.

Les historiens arabes reconnaissent que la colonisation européenne fut à l'origine de la renaissance culturelle arabe. Cette renaissance elle-même est la cause véritable de l'affranchissement politique. Mais beaucoup d'Arabes déclarent que ce n'est là qu'un commencement. Ce qu'ils veulent c'est « l'unité politique de tous les peuples arabes ». Il semble que ces Arabes soient pénétrés d'une véritable nostalgie à la pensée du grand passé arabe. Il fut un temps en effet — mais il est bien loin — où le monde arabe était uni sous un seul gouvernement, de l'Atlantique au Golfe Persique, en passant par la Mésopotamie.

Les partisans du panarabisme nourrissent donc le rêve de reconstituer ce magnifique empire. Ils s'appliquent à mettre en évidence les éléments historiques, linguistiques, religieux, culturels, qui sont communs à tous les Arabes.

Le premier pas concret vers la réalisation de l'idéal panarabique, depuis l'accession à l'indépendance d'un bon nombre de pays arabes, a été en mars 1945, la création de la *Ligue arabe.* Elle a uni les pays suivants : l'Egypte, l'Arabie séoudite, la Syrie, le Liban, l'Iraq, la Transjordanie, le Yémen.

Mais bien des difficultés se sont déjà manifestées depuis lors. Il semble avoir été plus facile de fonder la Ligue arabe que de maintenir dans la bonne entente les membres qui la composent.

L'Egypte est étroitement unie à la Syrie, mais cette union même n'est pas de tout repos. Entre l'Egypte-Syrie et l'Iraq, ou entre ces divers Etats et la Transjordanie, et enfin entre les pays qu'on vient de nommer et l'Arabie séoudite, que de conflits !

Tout récemment encore une pomme de discorde, si l'on peut dire, vient d'apparaître par l'accession à l'indépendance de Koweit. Ce pays, qui était jusqu'ici sous le protectorat anglais, est maintenant un Etat souverain. Et il a ceci de particulier qu'il est le plus gros producteur de pétrole de l'Orient, que l'émir est l'un des plus riches potentats du monde, qu'il a fait participer tout son peuple à sa fortune, qu'il n'y a plus ni pauvres, ni illettrés dans le pays et que les habitants ne savent presque plus comment dépenser leur argent. L'Iraq aussitôt a élevé la prétention d'annexer ce territoire. Mais l'émir de Koweit défend son indépendance et veut entrer à l'O.N.U. Les autres pays arabes sont outrés des ambitions de l'Iraq et prennent parti pour Koweit. Et ce n'est là qu'un épisode entre beaucoup d'autres des motifs de discorde entre pays arabes. Actuellement le monde arabe paraît divisé en trois groupes :

1° Le *Maghreb arabe,* comprenant la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Et nul n'ignore que le sort de l'Algérie est encore incertain et que le grand Maghreb est en gestation jusqu'à ce que cette grosse question soit réglée. D'autre part, entre les trois éléments du Maghreb, un problème difficile à résoudre va surgir : le problème du Sahara.

2° La *République arabe unie,* qui groupe l'Egypte et la Syrie — sans que cette union soit bien parfaite — mais qui se heurte au Soudan d'une part et à l'Iraq d'autre part.

3° Les *autres Etats arabes,* Liban, Transjordanie, Arabie séoudite, Koweit, Soudan, qui veulent bien faire partie du monde arabe en général, mais sans renoncer à leur particularisme.

Il suit de tout cela que l'unification des pays arabes est du domaine de l'utopie. Les obstacles à surmonter sont immenses. Entre les pays arabes que nous avons énumérés, les divergences demeurent énormes et ces divergences engendrent jusqu'ici plus que de l'indifférence au sujet du panarabisme, car elles conduisent à une véritable hostilité. Le grand Maghreb sera peut-être un jour une réalité. Mais il y a peu de chances qu'il consente à se soumettre à une hégémonie égyptienne, ni vice-versa.

Conclusion : on ne refait pas l'histoire. Elle suit son chemin et vouloir répéter certaines situations grandioses du passé, telle que l'empire romain ou l'empire carolingien, ou l'empire arabe du XIII^e siècle, est entièrement chimérique.

Le panarabisme est une idée de rêveur en chambre mais qui n'a aucune chance de se vérifier jamais.

## VII

### Le P. Faber

On vient de récrire la vie du célèbre Père Faber et c'est une occasion pour D. B. Wyndham Lewis de nous parler de lui dans la *Catholic Gazette* de mai 1961, sous le titre *Father Faber.*

Frédéric - William Faber est l'un des grands convertis anglicans du siècle dernier. Il avait une ascendance française, ce qui explique peut-être le fait que les Anglais le trouvent, sous certains rapports « *un-English* », c'est-à-dire « non-Anglais ». Ses ancêtres étaient des calvinistes chassés de France par la Révocation de l'Edit de Nantes. Il naquit le 28 juin 1814, au presbytère anglican de Calverley, au comté d'York, paroisse dont le pasteur était son grand-père. Il fut baptisé le 12 août, dans l'église qui était dédiée à S. Wilfrid, ce qui lui laissa une dévotion particulière pour S. Wilfrid. Il fit ses premières études à Kirby-Stephen, puis à Harrow en 1825. Jeune, il se crut poète. Son dernier biographe, Ronald Chapman, est convaincu qu'il se trompait. Il lui est arrivé certes de faire de bons vers, mais, dit Chapman, « son imagination poétique était faible en ses visions..., sa poésie donne l'impression de cette vision courte, d'une lumière sans vue profonde ». Il a beaucoup écrit, mais sa prose, dit le même critique, « est une avalanche de morceaux de pourpre, d'extravagances décoratives, de manques de goût, mais de puissante action. »

Mais revenons à sa formation. Il fut admis à l'Université d'Oxford, en 1832. Dès l'année suivante se déclanchait ce qu'on a appelé « le mouvement d'Oxford ». A la tête du mouvement se trouvait le prestigieux Newman. Faber avait 13 ans de moins que lui et il devint très vite l'un de ses admirateurs et le fidèle auditeur de ses sermons de l'église Sainte-Marie d'Oxford, dont Newman était le pasteur. Faber fut reçu agrégé d'Oxford en 1837, par Newman. Faber fait peu après de longs voyages sur le continent : en France, Italie, Grèce, Turquie, Allemagne et il publie en 1842 son premier livre : *Vues et Pensées sur les Eglises étrangères et parmi les peuples étrangers* (1842). Il est dès lors obsédé par la comparaison entre les Eglises. Et dès lors aussi, il attribue la supériorité à l'Eglise romaine.

A la fin de 1842, il accepte la cure d'Elton, où il prêche pour la première fois le 2 avril 1843.

Mais voici qu'il retourne à Rome en juin 1843. Il est reçu par le pape Grégoire XVI. Il lui ouvre son cœur, et le pape lui déclare :

> « Vous ne devez pas vous leurrer vous-même, en aspirant à l'unité et attendre votre Eglise pour vous mettre en mouvement ; pensez au salut de votre propre âme. »

Faber sort de là très ému. Il est conquis, il se dit Romain. On pourra dire plus tard de lui qu'il était « plus Romain que le pape ». Deux fois, à Rome, il prit son chapeau pour aller au collège anglais prononcer son abjuration. Mais le souvenir de Newman, son maître, le retint. Enfin, en octobre 1845, Newman abjurait. Dès le mois de novembre, Faber en faisait autant, et il faisait ses adieux à sa paroisse d'Elton, le 16 novembre 1845.

Il devait garder à Newman un véritable culte, ce qui ne l'empêchera pas, dans la suite, de se quereller avec lui, ne le trouvant pas assez romain. En tête de l'un de ses ouvrages traduits en français, *Le Très-Saint Sacrement*, que nous avons sous les yeux, on lit cette dédicace qui est de 1855 :

« A mon très cher Père, John-Henry Newman, à qui, avec la miséricorde de Dieu, je dois la foi de l'Eglise, la grâce des sacrements, l'habit de saint Philippe, et beaucoup plus encore, mais c'est là le secret de l'affection ; les paroles manquent pour l'exprimer, le dernier jour seul le fera voir. »

En quittant sa paroisse anglicane, Faber emmenait avec lui un certain nombre de ses paroissiens. Ensemble, ils se réfugièrent à Birmingham, où ils formèrent une communauté dont il fut le supérieur. On les appela *Frères de la Volonté de Dieu* ou plus communément les *Wilfridiens*, car il écrivit alors une vie de saint Wilfrid, le saint de l'église de son baptême. D'octobre 1846 à avril 1847, Faber reçut tous les ordres catholiques et devint prêtre. Au printemps de 1847, il apprenait que Newman s'était aussi fait ordonner à Rome et qu'il fondait en Angleterre un Oratoire sur le modèle de celui de saint Philippe Néri. Il eut tout de suite la pensée de se joindre à lui avec toute sa communauté. De fondateur et supérieur, il redevient donc simple novice. Au mois d'août 1848, il est nommé maître des novices. L'Oratoire, grâce à l'appoint qu'il lui avait fourni, comptait 40 membres, dont 10 prêtres.

En 1849, on fonde à Londres une maison de l'Oratoire, et Faber en est nommé supérieur. Les oppositions les plus violentes se font jour. Elles viennent de tous les côtés et Faber les affronte avec une énergie souvent agressive. Ce n'est pas tant la populace qui lance des injures aux oratoriens qui se promènent dans Londres avec leur costume, mais bien les promeneurs en belles voitures des hautes classes. En 1850, le pape Pie IX a rétabli la hiérarchie en Angleterre. Cela donne un accès enragé de « *No-Popery* » aux anglicans et le *Punch*, la feuille illustrée la plus répandue, crible les oratoriens de ses caricatures les plus empoissonnées. Faber se borne à hausser les épaules. Il lui vient des vocations. L'oratoire de Londres ne suffit plus. Il fonde une autre maison à Brompton, alors boueuse banlieue de Londres, comme s'il devinait que Londres allait s'étendre dans cette direction. « Nul doute, nous dit l'article, que ce fut par l'inspiration de saint Philippe, qu'il eut l'idée de fonder Brompton. » On fit tout pour l'en chasser. On alla jusqu'à proposer de faire une loi au parlement pour le forcer à vendre, sous prétexte que le terrain était indispensable pour l'Exposition de 1862. Tout échoua et Brompton survécut avec son Oratoire.

Ce ne fut cependant pas seulement du côté des anglicans que Faber trouva le plus d'opposition. Les « Anciens catholiques anglais », persécutés depuis le XVI$^{e}$ siècle, et devenus des habitués d'une sorte de ghetto dans leur propre pays, désapprouvaient ses initiatives, le trouvaient trop hardi, trop agité, trop turbulent. Et de son côté, il les trouvait trop résignés, trop somnolents, pas assez romains, pas assez intolérants à l'égard de l'hérésie. Il réagissait donc avec une vivacité qui ne plaisait pas à tous et qui lui valut des observations de son propre supérieur, Newman, qui résidait à Birmingham. Chose inouïe, ils eurent l'un et l'autre l'idée d'en appeler à Rome. Là, on donna raison à Faber contre Newman qu'on trouva trop réticent. Il faudra l'avènement de Léon XIII pour que Rome rende à Newman le prestige qu'il méritait en lui conférant la pourpre cardinalice. Mais Faber, à cette date, sera mort depuis longtemps.

Il semble bien que le cardinal Barnabo, qui présidait alors avec autorité la Congrégation de la Propagande se soit plusieurs fois impatienté — c'était son tempérament — parmi les dénonciations réciproques de ces deux grands convertis, Faber et Newman, et qu'il ait murmuré à maintes reprises : « Ah ! ces insulaires ! »

Mais Faber n'allait pas tarder à céder la place. Il était atteint du « mal de Bright » — une néphrite chronique. Il acceptait son mal avec une humilité, une patience qu'on a pu qualifier d'héroïques, d'autant plus que des difficultés financières s'y joignaient pour accroître ses tourments. Il mourut, à 49 ans, le 26 septembre 1863. Son tombeau est vénéré à l'Oratoire de Brompton. Ce fut une belle âme, avec de la piété, du zèle, une foi intense, un amour des âmes jamais ralenti.

Les attaques dont il fut l'objet de la part des agnostiques, notamment dans la *Saturday Rewiew*, lors de sa mort, sont une preuve des dons apostoliques qui étaient en lui. Ses écrits ont peut-être été plus répandus et plus lus en France et en Italie qu'en Angleterre. Des ouvrages comme *Tout pour Jésus* (1853), — *Le Progrès de l'Ame* (1854), — *Le Saint-Sacrement* (1855), — *Le Créateur et la Créature* (1856), — *Le Pied de la Croix* (1858), — *Les Conférences spirituelles* (1859), — *Le Précieux Sang* (1860), lui ont assuré une bonne place parmi les auteurs ascétiques et mystiques. Comme dit M. Chapman, c'est « un auteur spirituel important », mais il s'adresse à ce qu'on peut appeler « la classe moyenne du monde spirituel ». Il ne s'aventure pas dans les hauteurs d'un S. Jean de la Croix. Et il déclare lui-même qu'il vise ses « pauvres Belgravians », c'est-à-dire les habitants du quartier aristocratique de Londres, dont la spiritualité n'était pas exigeante !

Citons, pour conclure, les lignes où M. Chapman fait ressortir ses contrastes :

« Tendresse et rudesse, sagesse et manque d'équilibre ; dans ses écrits, sublimités et banalités, intelligence spirituelle pénétrante et déconcertant terre-à-terre. »

Il y a tout cela en lui. Et il faut le lire par petites doses, si l'on ne veut pas le trouver ennuyeux et même fastidieux. Il reste qu'il y a beaucoup à prendre chez lui, et surtout une sincérité

de foi admirable et une ténacité digne du Yorkshire dont il était issu.

## VIII
### Léonard Murialdo

Le 26 avril dernier le Souverain Pontife a signé le décret sur l'héroïcité des vertus du Vénérable Leonardo Murialdo. Comme il n'est pas très connu chez nous, il est opportun de parler de lui et nous le ferons à la suite de Armando Castellani, dans l'*Osservatore romano* (édition hebdomadaire française) du 16 juin. L'article a pour titre : *Un Pionnier du XIXe siècle : Leonardo Murialdo.*

Murialdo est le fondateur de la « Pieuse Société turinoise de S. Joseph ». Ses religieux sont appelés couramment les « Giuseppini » ou « Joséphins ».

Il naquit à Turin le 26 octobre 1828, d'une riche famille de banquiers. Il fut élevé d'abord chez les Scolopes — religieux des Scuole pie, de S. Joseph Calasanza — de Savone, d'où il passa au séminaire de Turin en 1845. Il fut également élève du Séminaire de Saint-Sulpice, où il connut particulièrement le bon M. Icard. Le 12 mai 1850, il recevait le titre de docteur en théologie et le 21 septembre 1851 la prêtrise. Tout au début de son ministère, il se mit au service des enfants pauvres, réunis à l'Oratoire des Anges Gardiens, depuis 1840, par dom G. Cocchi, et dans celui de S. Louis, fondé par don Bosco. Ce nom seul est une indication. A Turin et dans la région lombarde se développaient alors des trésors de dévouement chrétien. Il suffit de nommer Cottolengo, Cafasso, don Bosco, don Bruno Lentéri. Murialdo sera l'un de leurs émules les plus brillants. Mais ce fut surtout avec don Bosco qu'il travailla. Il arriva de la sorte qu'en 1866, Murialdo fut appelé à diriger le collège des petits artisans.

> « Je n'aurais jamais pensé, a-t-il écrit, fonder là une Congrégation religieuse. Je consultai mon ancien confesseur de Saint-Sulpice, M. Icard. Il me conseilla d'obéir aux ordres de la Providence. Je lui fis cette objection : « Dans ces conditions je semblerais être le fondateur d'une Congrégation ; or, pour cela, Dieu a toujours choisi des saints. »
>
> — « C'est là une raison pour le devenir à me répondit-il avec un sourire. »

Et il obéit. Il chercha des ressources pour son œuvre. Il avait le don d'amener ses petits artisans à la fréquentation des sacrements. Beaucoup d'entre eux se firent religieux à ses côtés et environ 80 autres devinrent prêtres séculiers. Ce fut le 19 mars 1873, en la fête de S. Joseph, qu'il inaugura la « Pieuse Société de S. Joseph ». Il reçut l'approbation archiépiscopale le 14 février 1875, le décret de louange en 1880, et l'approbation apostolique, le 1er août 1904. Il fut élu supérieur général.

Il attachait une importance primordiale à la formation spirituelle des siens. Et pour cela il s'inspirait de son ami saint Cafasso et par lui de saint Alphonse de Liguori. Mais il subit aussi dans une large mesure les influences de l'Ecole française par Saint-Sulpice.

> « La France tout entière, avec ses maîtres de doctrine et de vie intérieure, charitable et sociale, exerça aussi une action sur lui. Il eut de fréquents et profonds contacts avec des apôtres de génie et des éducateurs, tels que de Ségur, Icard et Timon-David. »

On retrouve aussi en lui des signes indubitables de l'influence mystique issue des Pères Varin, Surin et de Caussade. C'est dire qu'il savait puiser partout et à pleines mains. L'article que nous résumons précise :

> « Mais sa spiritualité fut surtout alimentée par les éléments les plus vivifiants de l'Ecole française, se réclamant de la doctrine trinitaire et christologique de Bérulle et d'Olier, du réalisme charitable de S. Vincent de Paul, de l'humanisme chrétien et de la psychologie raffinée de S. François de Sales. Il perçut enfin quels ferments de réveil religieux inspiraient les nouvelles formes de piété et les grandes dévotions nées autour des sanctuaires de Lourdes, La Salette, Montmartre, Paray-le-Monial, et il fut l'un des premiers et des plus enthousiastes promoteurs et propagateurs à Turin de ces nouveaux élans spirituels. »

Il est du plus haut intérêt pour nous, Français, de relever ces indications. Si en France, la lutte contre Jésus-Christ et son Eglise se déchaînait trop souvent avec audace et fureur, notre pays fournissait aussi des exemples et des inspirations aux saints les plus authentiques de l'Eglise, dans les pays voisins. Un Cottolengo, un don Bosco sont tributaires de notre Vincent de Paul. L'Ecole française de spiritualité n'a pas seulement formé d'excellents prêtres chez nous, elle a contribué à former des saints authentiques hors de chez nous. Décidément, plus on étudiera le XIXe siècle, qui a été souvent donné comme un siècle d'incrédulité et de déchéance pour l'Eglise, plus on s'apercevra que dans le domaine capital de la sainteté et de l'expansion missionnaire, il fut un grand siècle chrétien.

Murialdo est l'un de ceux qui surent le mieux profiter des richesses spirituelles qui se faisaient jour alors. L'amour de Dieu chez lui se dépensait en amour effectif et héroïque pour les pauvres, pour les humbles, pour les petits. Il passa son existence au service de toutes les misères humaines. Il ne rougissait pas de mendier aux portes des églises et chez les particuliers pour ses œuvres de bienfaisance. Sa charité était toujours à l'écoute et en mouvement. Mais son *activisme* qui était intense reposait sur la spiritualité de la « passivité », en ce sens qu'à l'exemple de notre Vincent de Paul, il ne voulait en aucun cas « enjamber sur la Providence », et qu'il ne faisait rien sans avoir consulté Dieu et entendu sa réponse intime. Sa dévotion envers S. Joseph venait de ce double principe : Dieu avant tout, ensuite le travail intensif pour Dieu.

Ecoutons-le. Voici quelques-unes de ses formules favorites :

> « Laissons faire Dieu. — Nous, chrétiens, nous devons toujours être contents ; peut-il nous arriver quelque chose que Dieu ne veuille pas ? — Tout vient de Dieu, par conséquent tout va bien. — Ne faisons pas violence à la Providence. — Il ne faut pas forcer la main à Dieu. — Faites le mort ! »

En somme : *être toujours à l'écoute de Dieu !* C'est de là que toutes ses réalisations sont sorties. Et elles furent littéralement innombrables. Oratoires, patronages, collèges, orphelinats, écoles apostoliques, écoles agricoles, maisons de famille, visite des malades et des prisonniers, institutions de charité de toute nature.

Mais Murialdo fut surtout un apôtre de l'Action catholique et des Comités destinés au bien du peuple. Il fut l'âme de l'Association de la « Bonne Presse ». On ne peut parler en ce qui le concerne que d'une spiritualité dynamique au premier chef. Il fut un grand directeur d'âmes et sa sainteté en imposait même aux adversaires de l'Eglise. Mgr Marini, le premier directeur en Italie de l'Union apostolique du Clergé séculier, disait de lui :

« Je n'ai pas souvenance qu'une autre personne ait imprimé en moi le cachet de la sainteté comme Murialdo. Quiconque le regardait découvrait aussitôt, même dans son extérieur, le type de sainteté qu'il cherchait à cacher, mais qui, malgré tout, lui sortait des pores de la peau. »

Le ministre Giovanni Lanza, laïciste déclaré, ne pouvait s'empêcher de dire : « Celui-ci est un prêtre ! »

Et le cardinal Alimonda, archevêque de Turin, le citait en exemple, en disant avec fierté :

« Don Bosco et le théologien Murialdo sont les deux joyaux de mon diocèse. »

Son maigre visage d'ascète, son regard limpide et profond laissaient transparaître sa vie intérieure et lançaient des effluves qui réveillaient les désirs des choses éternelles.

Tout cela donne à son étonnante figure, si saine et si robuste, figure de saint et nous ne serons pas surpris quand l'Eglise le placera, bientôt sans doute, sur les autels.

Il acheva sa carrière apostolique le 30 mars 1900, au suprême déclin du siècle qu'il avait illustré. Sa dépouille mortelle repose à Turin, à Santa-Barbara, son tombeau est devenu un lieu de méditation, un but de prières, pour les pèlerins qui se rendent à Turin. Dès 1910, il fut question de mettre sa cause en mouvement. Le procès ordinaire diocésain fut achevé en 1913. La cause fut « introduite » à Rome en 1921, et le procès apostolique entamé en 1932. Le décret sur l'héroïcité des vertus est la dernière étape avant la béatification.

## IX

### Le cardinal Tisserant

Nous avons tous applaudi à la récente élection du cardinal Tisserant à l'Académie française. Et justement la revue *Ecclesia* en son numéro de juillet 1961 nous apporte une étude signée Nello Vian, et traduite de l'italien par Fernand Hayward avec les titres et sous-titres suivants : *Doyen du Sacré-Collège, Prince de la Science, Son Eminence le Cardinal Tisserant.*

S'il habite Rome depuis cinquante ans, Eugène Tisserant est un Lorrain et un Français de bonne race. Il naquit en 1884. Son père était vétérinaire, son grand-père également, et il avait un grand-oncle qui fut pendant quarante ans professeur à l'Ecole vétérinaire de Lyon. Cette profession cependant ne lui plut guère, bien qu'il eût une inclination très vive pour les sciences physiques et naturelles. Il fit des études à la célèbre institution Saint-Sigisbert à Nancy. Mais avant même d'entrer au collège il avait entendu l'appel de Dieu à la vocation ecclésiastique. A l'automne de 1900, il entra donc au séminaire de Nancy. Il y trouvait des maîtres éminents. Parmi eux Eugène Mangenot, qui allait passer bientôt à l'Institut catholique de Paris et qui fut le second directeur du grand *Dictionnaire de Théologie catholique.* Le professeur de théologie au Séminaire de Nancy était alors Charles J. E. Ruch, qui devait être au lendemain de la guerre 1914-1918, évêque de Strasbourg. Ce fut l'abbé Ruch qui eut la sagacité de discerner chez son jeune élève Tisserant des aptitudes supérieures et lui traça un plan de travail détaillé, avec l'arrière-pensée d'en faire un professeur en quelque Institut catholique. Jusque-là, c'était pour les mathématiques, pour le calcul différentiel et intégral, qu'Eugène Tisserant manifestait un goût particulier. Mais il lui arriva de comprendre que les sciences de la quantité n'atteignent que l'extérieur des choses et que ce sont les sciences scripturaires qui se portent vers le cœur des réalités éternelles. Avec son esprit précis et calculateur, il se dit qu'il lui fallait lire et approfondir la Bible dans les langues originales : l'hébreu, le grec, et les langues connexes. Une fois entré dans cette voie, l'étudiant y fit des progrès incessants et prodigieux. Il se plongea dans l'hébreu, le syriaque, l'arabe. En automne 1904, il partit pour Jérusalem, pour y suivre les cours du P. Lagrange, à l'Ecole Saint-Etienne. Ce fut pour lui une préparation d'une valeur exceptionnelle.

« J'ai fait des langues, dira-t-il plus tard, puis des langues et encore des langues. »

Il fut surtout l'homme « qui ne perd pas son temps ». Il était servi à la fois par une très haute piété d'une part et par une résistance physique étonnante d'autre part.

Il revint en France à l'automne de 1905, pour faire son service militaire à Toul. Un an plus tard il était à Paris, à l'Institut catholique, mais avec des attaches à toutes les Ecoles de langues orientales et d'archéologie de la capitale. Il suit des cours d'assyriologie, d'arabe, de littérature talmudique. En assyriologie surtout il se distingua sous la direction du P. Scheil et de l'abbé François Martin. Et ses premiers travaux, alors qu'il n'a que 23 ou 24 ans, témoignent d'une érudition, d'une sûreté de jugement, d'une maîtrise des langues qui lui permettent d'aborder les études les plus difficiles sur les papyrus d'Eléphantine, sur une traduction arabe d'un texte copte perdu, ou sur la version éthiopienne de l'Ascension d'Isaïe.

Mais tout à coup se dessine un tournant dans sa vie. Au lieu de devenir professeur à l'Institut catholique de Paris, il est appelé à Rome, en automne 1908, pour être professeur d'assyrien à l'Apollinaire, et « scriptor » à la Bibliothèque Vaticane. Ce fut sans doute sur les indications de M. Vigouroux, l'un des deux secrétaires de la Commission biblique instituée par Léon XIII, qu'il fut ainsi engagé dans la voie des dignités romaines. Il débarqua à Rome, en compagnie de Vigouroux, le 30 octobre 1908, et fut présenté au cardinal Rampolla, l'ancien secrétaire d'Etat de Léon XIII, et au cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de Pie X.

« Ah ! s'écria celui-ci, voici notre assyriologue ! »

Il faut avouer que les assyriologues ne couraient pas les rues. On était fier d'avoir trouvé celui-ci et si jeune encore !

Rome fit tout de suite la conquête d'Eugène Tisserant, on n'a pas de peine à la comprendre. Tout en restant Français de toute son âme, il devint Romain et il l'est resté. Il était loin de se douter cependant qu'il deviendrait un jour le Doyen du Sacré-Collège et, à ce titre, quelque chose comme le second personnage de l'Eglise.

A la Vaticane, il rencontrait le jésuite allemand Franz Ehrlé, alors bibliothécaire. On le chargea de dresser le catalogue des codex orientaux. Il se noua ainsi des relations dans toutes les grandes bibliothèques. On le voit au Mont-Cassin, auprès de dom Wilmart, en Hollande, à la bibliothèque de Leyde, très riche en manuscrits orientaux, en Autriche, en Suisse, toujours à la recherche de codex éthiopiens, syriaques, arabes. Il va de soi qu'il fréquenta aussi l'Ambrosienne, à Milan, où il fit la connaissance de dom Achille Ratti, le futur Pie XI. Il fouilla aussi le British Museum à Londres, puis retourna en Orient, parcourut la Palestine, l'Egypte, la Transjordanie, visita les fouilles de Babylone et d'Assour. Partout, il copiait des textes, faisait, quand c'était possible, l'acquisition de manuscrits de toute nature.

Survient la guerre. Tisserant, en bon Lorrain, sert son pays, durant 54 mois. Il revient avec une blessure, des citations pour la Croix de guerre, le grade de lieutenant de tirailleurs algériens. Après la guerre, il retourne à Rome, est adjoint à Mgr Mercati, bibliothécaire de la Vaticane, et devient lui-même bibliothécaire en décembre 1930.

Et Pie XI qui s'intéressait puissamment à tout ce qui concernait la science ecclésiastique l'élisait cardinal le 15 juin 1936. Il le nommait également Secrétaire de la Sacrée Congrégation pour l'Eglise orientale. On ne saurait décrire en détail les immenses travaux accomplis par le cardinal Tisserant durant les 25 ans qu'il s'est appliqué aux questions orientales. Convaincu que rien n'est aussi fructueux que les « contacts humains », il a fait de nombreux et importants voyages à travers les continents et jusqu'aux Indes.

Le Doyen du Sacré Collège conserve toute son activité. Il se dépense sans répit au service de l'Eglise et de la science. En qualité de Doyen du Sacré-Collège, et après avoir été, en février 1946, évêque suburbicaire de Porto et Sainte-Rufine, il est devenu évêque d'Ostie, en janvier 1951. Bien qu'il soit resté Bibliothécaire de la Vaticane, mais en qualité de haut protecteur, il a su s'appliquer à sa mission épiscopale avec la même ferveur qu'un pasteur d'âmes qui n'aurait fait que cela toute sa vie.

L'article que nous analysons se termine par ces lignes à retenir :

« Les liens qui le rattachent à sa patrie et à sa famille, auxquels il a toujours si fortement tenu, sont devenus avec le temps encore plus robustes et plus tendres. Ce savant que les études n'ont pas détaché de la vie, est un homme complet, en qui l'intelligence et la sensibilité s'équilibrent, et que sa générosité de cœur rend apte à comprendre et à partager : *patire* et *compatire*, comme disent les Italiens. Et si l'on jette un regard en arrière, peu d'existence, comme celle de ce grand Serviteur de l'Eglise, de ce fils fidèle de la France, peuvent sembler plus pleines et plus dignes. »

*Ad multos annos !*

## X

### Encore la médecine française

A la suite de l'une de nos plus récentes Causeries, où nous avions cité les jugements sur la médecine française de M. le professeur Portmann, et où il était dit que notre médecine est particulièrement *humaine*, il nous est arrivé une lettre de rectification. Elle émane d'un médecin particulièrement bien informé. Il est en relations fréquentes avec les hôpitaux et avec un grand nombre de médecins. Et il exprime nettement la crainte que le tableau donné par le professeur Portmann soit grandement idéalisé.

La médecine française a, sans nul doute, accompli de très grands progrès. Mais il ne semble pas qu'elle ait porté ses efforts dans le sens indiqué, c'est-à-dire dans le sens de l'attention à l'*homme total*. Il y a longtemps qu'on remarque le peu d'importance que beaucoup de médecins, en France, attachent au *moral* du malade. Les véhémentes protestations de Carton ont été peu écoutées et peu suivies. On traite un organe sans se préoccuper des autres. Chacun reste cantonné dans sa spécialité, d'autant plus que l'immense développement des connaissances médicales s'oppose à ce que l'on prétende tout savoir et rend indispensable la spécialisation. On pourrait tout au moins tenir compte des données acquises par les spécialistes voisins du secteur dont l'on s'occupe. Or, il paraît que cela se fait très peu ou pas du tout.

Mais ce n'est pas seulement l'absence de considération pour l'*homme total* que l'on peut reprocher à notre médecine, mais aussi l'absence d'attention au *moral*.

« Combien de médecins, de maîtres en tiennent compte ? écrit notre correspondant ! Je crois au contraire que notre médecine est très matérialiste et pas du tout humaine. Il suffit du reste de fréquenter les hôpitaux français — ou italiens — pour s'en rendre compte. Depuis les maîtres jusqu'aux hommes ou femmes de salle, qui fait de la psychologie auprès des malades ? Certes, on y pense un peu plus parmi les médecins, et il y a d'heureuses exceptions parmi le personnel subalterne, mais on est encore loin de ce qui se fait en d'autres pays : U.S.A., Hollande et Suisse tout simplement. »

Nos hôpitaux auraient grand besoin de devenir moins « concentrationnaires », selon le mot employé par un médecin-chef en personne.

L'accueil fait aux malades quand ils arrivent à l'hôpital est banal, mécanique, administratif, sans aucun facteur humain. Il existe dans les pays nommés plus haut : U. S. A., Hollande, Suisse, des hôpitaux auxquels sont attachés des médecins « psychologues », dont la fonction est justement d'accueillir les malades, de les encourager et comme on dit de les « remonter », de leur donner l'impression d'être chez eux, d'être entourés, soignés, non comme des numéros, mais comme des êtres humains, sensibles et affectifs. Il est des hôpitaux où le chirurgien, avant d'opérer un malade, va le voir, pour lui expliquer le sens de son intervention,

l'encourager à la confiance, lui suggérer que sa guérison dépend en partie, en grande partie même, de lui-même, de son calme, de son courage, de sa volonté de guérir, de son moral en un mot. Et il finit par lui demander une sorte d'acquiescement volontaire à l'opération envisagée.

Dans les hôpitaux catholiques, où il y a des aumôniers, le médecin-chef peut sans doute se reposer sur eux, pour qu'avec discrétion et en tout respect des consciences, ils remplissent, auprès des malades cette fonction de « relèvement » du moral. Mais il est certain que le médecin lui-même, par son air, par ses gestes, par un mot dit à propos, par l'autorité qui se dégage de sa personne, a une puissance de suggestion qui peut être extrêmement bienfaisante pour le malade.

En résumé, il y a des progrès accomplis, sous ce rapport, dans nos hôpitaux, dans certains d'entre eux tout au moins. Mais il y a encore immensément à faire et il est bon d'en saisir l'opinion, de rendre de plus en plus inadmissibles les procédés mécaniques d'une administration hospitalière qu'on peut qualifier de « sans entrailles ». Un malade n'est pas un numéro. C'est un être humain à qui on doit non seulement l'assistance médicale, mais le respect et l'amour. Jusqu'à la plus humble des femmes de salles, tout le personnel de l'hôpital doit en être bien persuadé. Et cela d'autant plus que les progrès de la médecine obligent de plus en plus les malades à passer par l'hôpital, en raison des examens scientifiques dont ils doivent être l'objet et que l'on ne peut faire chez soi. Il ne faut pas que l'hôpital devienne un objet de crainte et presque d'horreur pour le patient, mais qu'il sache qu'il y trouvera toujours compréhension, intelgence, sympathie et supériorité de soins efficaces.

En terminant sa magnifique lettre, le docteur qui nous a écrit ajoutait ce *post-scriptum* que l'on pourra méditer également :

P. S. — Votre second article sur l'esclavage noir a provoqué aussi en moi une réflexion que je vous livre : j'étais justement frappé ces derniers temps de l'ignorance dans laquelle se trouvent les « braves gens » et presque tous les catholiques, de l'esclavage blanc, dans nos pays soi-disant civilisés. Vous devez certainement être bien documenté sur ce chancre de notre société moderne, sur les milliers de femmes enlevées chaque année à Paris ou en province, sur le silence que la presse fait autour de ces faits, et sur l'apathie de la police pour y remédier. N'y a-t-il pas lieu d'alerter l'opinion sur ce point ? Je suis étonné que le grand journal catholique n'ait jamais fait campagne sur cette question si grave et si lamentable ! »

## XI

### C. G. Jung est mort

Nous ne sortirons pas du sujet si délicat que nous venons de traiter, à savoir de l'importance du *moral* en médecine, en signalant la très courte note de L. Beirnaert, dans les *Etudes* de juillet-août 1961, sous ce titre : *C. G. Jung est mort.*

Mais rappelons d'abord ce que fut Jung.

Carl-Gustav Jung naquit à Kesswill, en Suisse, en 1875. Il vient de s'éteindre dans sa paisible résidence de Kussnacht sur le lac de Zurich. Il fut professeur à Bâle et il est considéré, avec Freud, comme l'un des grand fondateurs de la psychanalyse. Il s'est séparé bruyamment de Freud, au point qu'on a pu opposer au « matérialisme » de ce dernier son « spiritualisme » à lui. Il a voulu ajouter à la notion d'un *inconscient personnel* chez Freud celle d'un *inconscient collectif* qui se trouve être en somme la « religiosité ». De plus en plus il s'est tourné vers la notion d'âme, sur les profondeurs et richesses de l'âme, sur l'efficacité de l'âme. Parmi ses nombreux ouvrages, tous publiés en allemand, on relève des titres significatifs tels que les suivants : *Sur l'Energétique de l'Ame* (1928) ; — *Problèmes d'âme dans le temps présent* (1931); — *Réalité actuelle de l'âme* (1934); *Psychologie et Religion* (1939) ; — *Sur la Psychologie de l'Inconscient* (1942) ; — *La Psychologie du Transfert* (1946), etc.

Cependant, L. Beirnaert estime qu'il est superficiel d'opposer Jung à Freud. Nous ne sommes pas assez compétent pour trancher la question et nous avouons humblement avoir peine à suivre et même à bien saisir les explications subtiles et profondes de l'auteur que nous citons. Le mieux est donc de reproduire ces explications même. Nos lecteurs seront sans doute plus pénétrants que nous ne pouvons l'être :

« Freud, nous dit-on, prend l'homme historique, entravé dans son historicité même par des contenus opaques ; il vise à restaurer chez lui la liberté de s'engager dans un avenir qui donne sens aux événements passés. Il ne propose pas de contenus, car c'est au sujet à les découvrir en fonction de sa situation et de ses décisions. Jung, au contraire, entend dégager chez l'homme des contenus nouveaux, et lui faire approuver des expériences qui doivent l'orienter vers la réconciliation avec lui-même. Mais la signification dernière de celles-ci dépend finalement du contexte historique et de la liberté. Le risque est grand de s'arrêter à l'imaginaire et de s'absorber dans un esthétisme gnostique qui évite les problèmes de l'engagement historique plus qu'il ne les résout. »

Il reste que Jung, en insistant sur la *psychè*, en en décrivant les dimensions, les énergies, l'efficacité, en faisant de la « religiosité » l'une de ses plus grandes forces, nous paraît singulièrement plus proche de cette loi fondamentale établie par le Christ : « *La foi transporte les montagnes* ». En fait de *psychothérapie*, on ne dira sans doute jamais mieux. Et c'est cela qui nous ramène à ce qui a été dit plus haut : les progrès à accomplir par la médecine dans l'attention plus grande à apporter au *moral* et à l'*humain*. Jung a été le premier à avoir fondé la portée thérapeutique de *l'initiation*, c'est-à-dire en somme de *la foi*, et à en avoir donné une théorie psychologique. Il fut un très grand savant, aux allures de grand mage. Il fut un inlassable explorateur des grimoires, des musées et des temples, et il voulut collectionner les images qui sous tous les cieux montèrent de la terre profonde de l'*inconscient collectif*, pour en faire valoir le rôle éminent dans l'histoire de l'humanité.

## XII

### Le catholicisme aux Etats-Unis

Il est toujours intéressant d'avoir des chiffres. Dans le même numéro des *Etudes* (juillet - août

1961), le P. Rouquette nous en donne au sujet du catholicisme aux U.S.A. Il les a pris lui-même dans l'*Osservatore romano* du 25 mai. D'après cela, il y a actuellement aux Etats-Unis, un peu plus de 42 millions de catholiques. Cela représente une augmentation énorme sur 1951. En 10 ans, les catholiques ont passé de 28 1/2 millions, à 42, soit 13 1/2 millions de plus, avec 47 % d'augmentation. Pour l'année 1960-1961, l'augmentation a été de 1.200.000. Il est frappant de constater que le nombre des convertis n'a été que de 137.000. Au surplus un sondage Gallup en 1955 affirmait que les nombres respectifs des conversions de catholiques en protestants et de protestants en catholiques sont sensiblement équivalents.

« Sur une population adulte de 96 millions, 4 % seulement n'appartiennent plus à la communauté dans laquelle ils étaient nés. Sur ce chiffre total, 1.400.000 protestants étaient d'origine catholique, 1.400.000 catholiques étaient protestants d'origine et un million avaient passé à une autre religion quelconque. »

D'après le *Tablet* londonien du 20 mai, la croissance catholique semble avoir atteint son point culminant. En effet, on constate des baisses significatives : 1° sur le nombre des mariages catholiques ; 2° sur le nombre des baptêmes d'enfants. Ces baisses sont très faibles, il est vrai, mais elles semblent bien indiquer qu'on a atteint un plafond. La croissance du nombre des catholiques est donc due en définitive à l'accroissement démographique normal, c'est-à-dire à l'excès des naissances sur les décès.

Pour terminer, notons que le nombre des prêtres aux U.S.A. est de 54.682, dont 33.141 séculiers et 21.441 réguliers. Cela représente un prêtre pour 770 fidèles, ce qui est une moyenne du même ordre que celle de la France. On remarquera toutefois le pourcentage important des religieux prêtres par rapport aux séculiers.

## XIII

### Jean-Pierre de Caussade

C'est dans *Month* de juillet 1961 que nous trouvons une substantielle étude sur *Jean-Pierre de Caussade* par Georges Scott-Moncirieff.

On ne sait que peu de détails précis sur sa vie. Il naquit le 7 mars 1675, dans le Quercy et il entra au noviciat des jésuites à Toulouse, le 16 avril 1693. Il fut d'abord professeur, puis prédicateur, fit ses études théologiques et reçut les Ordres en 1705. Trois ans plus tard, il faisait ses derniers vœux. Il enseigna et prêcha en diverses villes de France avant de retourner à Toulouse en 1740. L'année suivante, il publiait le seul livre qui soit, tel quel, sorti de sa main, et il le publia de manière si anonyme que le permis d'imprimer fut fait au nom du P. Gabriel-Antoine, ancien professeur à l'Université de Pont-à-Mousson, qui l'avait poussé à le livrer à l'impression. Dès 1743 cependant, le « privilège du roi » portait le nom du « Père Caussade, jésuite ». Son titre était : *Les Instructions spirituelles en forme de dialogues, suivant la doctrine de M. Bossuet, évêque de Meaux, par un Père de la Compagnie de Jésus ; docteur en théologie* (Perpignan). En la même année, Caussade devenait recteur du collège de Perpignan, en 1744 à Albi. En 1746, il retournait à Toulouse en qualité de directeur des étudiants en théologie jusqu'à sa mort survenue en 1751.

Le titre de son livre indiquait bien que dans la querelle qui avait surgi au sujet du quiétisme et des « états d'oraison » entre Bossuet et Fénelon, il prenait position pour Bossuet. Et cependant il s'efforçait d'atténuer les oppositions entre les deux grands hommes et même il montrait pour Fénelon une sympathie visible. H. Bremond a publié en 1931 le texte intégral de ce livre, « en l'accompagnant, remarque le P. Olphe-Gaillard, d'une introduction étincelante de verbe, mais quelque peu fantaisiste ».

Ce que Caussade mettait bien en évidence c'est qu'il existe certes une *fausse mystique*, mais que cela ne doit pas jeter une ombre, si légère qu'elle soit, sur la *vraie mystique*.

Mais ce n'est pas pour cet ouvrage que le Père de Caussade a conquis sa notoriété d'auteur spirituel. Il laissait en mourant un grand nombre de lettres de direction adressées à des religieuses. L'une d'entre elles, sœur Anne-Marie de Rosen, visitandine, eut l'idée d'en faire un recueil. Le Père Ramière, jésuite, théologien averti, eut connaissance, vers 1860, d'une copie de ce recueil conservé au troisième monastère de la Visitation à Paris. Il accepta de le publier, moyennant des remaniements qui devaient établir un meilleur ordre dans le plan de l'ouvrage. Celui-ci parut, en effet, sous le titre suivant : *L'Abandon à la Providence divine envisagé comme le moyen le plus facile de sanctification, ouvrage inédit du R. P. Jean-Pierre de Caussade* (1861).

Le livre eut un succès immédiat et rapide. Les éditions successives s'amplifièrent par la découverte de nouveaux textes, si bien que le traité entier, dans la cinquième édition, en 1867, contenait en dehors du traité même, 128 lettres et un *Discours de l'éditeur sur les fondements et la vraie nature de la vertu d'abandon, pour expliquer et défendre la doctrine du P. de Caussade*. Le dernier tirage de l'édition définitive est de 1928. Parmi les appendices, on y trouve la prière intitulée « acte d'abandon » que répétait Mme Elisabeth, durant sa captivité au Temple, et qui est attribué au P. Pignatelli. « Nous avons des raisons de croire, dit le P. Olphe-Gaillard, que le P. de Caussade en est le véritable auteur. »

Il y a, au sujet de cet ouvrage, des attestations impressionnantes. Un des confrères du P. de Caussade a pu dire :

« L'œuvre est de génie ; et plusieurs de ses pages sont d'une sublimité, d'une magnificence de vues, d'une profondeur de sentiments, qui ravit ceux qui savent comprendre. »

Le célèbre dom John Chapman, abbé de Downside, en Angleterre (1865-1933), lui-même auteur spirituel renommé, déclarait :

« Je n'ai trouvé aucun écrivain aussi utile à moi-même que le P. Jean-Pierre de Caussade... Il parle d'expérience et du cœur. Ses paroles sont illuminées d'une magique splendeur par son enthousiasme et son zèle. »

Et voici comment le même dom Chapman résumait la doctrine du P. de Caussade, dont il avait

une si profonde estime. Il va sans dire que ce résumé ne donne que les grandes lignes de la pensée caussadienne, et en éteint la plupart des feux : « Toute la règle de notre vie est la volonté de Dieu. Au dernier jour, nous serons jugés selon nos œuvres. Nos bonnes œuvres sont celles qui sont en accord avec la volonté de Dieu au moment où nous les faisons. Elles sont une renonciation à notre moi et le don de nous-même à Dieu. Il est légitime de désirer son propre salut et sa propre perfection, car ce désir fait partie de notre nature. Mais nous devons désirer cela non seulement pour nous-même, mais plus encore pour Dieu, parce qu'il le désire et parce qu'il nous a faits pour cela. La charité n'est pas l'amour qui a besoin de recevoir — bien que cela soit bon — mais l'amour qui a besoin de donner, ce qui est meilleur. L'amour de Dieu ne peut jamais agir pour recevoir, mais il est toujours donnant, toujours charité.

« De même notre amour doit être un amour qui consiste à nous donner nous-même à Dieu. Le côté actif de cet amour est l'obéissance à tous les commandements, conseils et inspirations de Dieu ; le côté passif est l'acceptation de tout ce que Dieu fait, par le moyen de l'*abandon.*

« Cette doctrine est le pur christianime, et même la pure religion naturelle. Elle a été formulée d'une manière spécialement vigoureuse par S. Ignace, mais il employait le mot « indifférence ». S. François de Sales recueillit l'enseignement de S. Ignace. Il rejette les mots tels que « conformité » — employé par Scaramelli et d'autres auteurs — ou « résignation » — employé par le bénédictin anglais David-Augustin Baker (1575-1641) — comme moins expressifs que le mot « indifférence ». Il ne se sert pas du mot admirable d'*abandon,* bien qu'il ait été employé par les écrivains français de sa génération et de la suivante. Caussade l'avait emprunté à son maître Bossuet. Parmi les opuscules de Bossuet on trouve en effet un *Discours sur l'acte d'abandon à Dieu,* ses caractères, ses conditions et ses effets, et aussi un traité très court intitulé « *Sur le parfait abandon* » suivi de deux formules d'*acte d'abandon.*

Bossuet y attachait tant d'importance qu'il adressait ce dernier texte à un — ou une — dirigé avec ces lignes :

> « Ne craignez rien avec cet acte, qui efface les péchés en un moment. Faites-vous le lire dans vos peines ; tenez-le tant que vous pourrez entre vos mains; et quand vous croyez ne pouvoir plus le produire, tenez-en le fond et incorporez-le dans l'intime de votre cœur.» (Œuvres de Bossuet, éd. Lachat, VII, p. 545).

Toutefois, il ne semble pas que de Caussade ait emprunté sa doctrine tant à Bossuet, qu'à son père S. Ignace, qui commence et termine ses *Exercices,* avec ce simple et sublime enseignement.

Notons qu'il ne s'agit nullement ici d'un mysticisme exalté, mais d'un exercice habituel de la « présence divine ». Il n'est pas de spiritualité profonde sans cet exercice. C'est ce que S. Jean de la Croix recommandait avec tant d'instance dans cette formule prégnante : « *Avoir une attention habituelle, aimante et paisible à la présence de Dieu en soi.* »

Chez Caussade, cette pratique prenait la forme de la « *dévotion au moment présent* ». Il disait encore « le sacrement du moment présent ». C'est dans le « moment présent, que Dieu agit en nous, qu'il nous inspire, nous guide, nous soutient, nous demande notre « abandon ». Il est évident que si l'on pouvait vivre sa vie en constante référence à la volonté de Dieu, toute la vie serait « sacramentelle ». Quand nous essayons de vivre ainsi, nous avons comme un aperçu de ce qu'est la vie des saints. Mais il ne s'agit aucunement de viser à des états mystiques extraordinaires, comme on en voit dans la vie des saints, mais de se tenir en paix, devant Dieu, avec confiance et amour.

Le développement particulier à Caussade, dans cet ordre d'idées consiste en ceci : pour qu'une âme vive toujours selon la volonté de Dieu, elle n'a pas à se livrer à une recherche anxieuse de la « volonté signifiée » de Dieu — *voluntas signi* — celle des commandements, conseils et inspirations ; ni à des actes délibérés de résignation à sa « volonté de bon plaisir » — *voluntas beneplaciti ;* mais à recevoir simplement ce qui lui arrive, *moment par moment,* en s'abandonnant à Dieu en tout, acceptant et *voulant* chaque chose, parce que cela vient de Dieu pour telle âme *hic et nunc,* dans ce moment-ci du temps, qui est le seul moment sous le contrôle de l'âme.

On n'aura pas de peine à admettre que sous cette apparence de « passivité » ou de « quiétisme » il y a une puissante *activité.* Caussade dit en propres termes :

> « L'âme est active dans toute la mesure de son devoir présent, mais passive et abandonnée pour tout le reste, en sorte que son unique action est d'attendre la motion divine. »

Nous ne pouvons connaître la volonté de Dieu sur nous, pour aucun moment à venir, mais nous nous pouvons apprendre à discerner sa volonté dans chaque moment qui passe.

Conclusion de Caussade, qui sera aussi la nôtre :

> « Quand Dieu se donne ainsi, tout le commun devient extraordinaire ; et c'est pour cela que rien ne paraît ; c'est que cette voie est par elle-même extraordinaire ; par conséquent, il n'est pas nécessaire de l'orner de merveilles qui ne lui sont point propres. C'est un miracle, une révélation, une jouissance continuelle, à de petites fautes près ; mais, en soi, son caractère est de n'avoir rien de sensible et de merveilleux, mais de rendre merveilleuses toutes les choses communes et sensibles. »

N'est-il pas vrai qu'on a envie de dire : *Ainsi-soit-il ?*

L. CRISTIANI.

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus bibliographiques

**DICTIONNAIRE DE THEOLOGIE CATHOLIQUE. Tables générales** : « Hefner - Innocent XII ». — Paris, Letouzey, 1960.

Depuis plusieurs mois déjà est paru ce 9e fascicule qui marque le début du second volume des *Tables*. Les richesses du Dictionnaire y sont minutieusement analysées et souvent complétées. Ce sont ces articles de complément qu'on veut ici signaler : *Hegel* (A.-W. Ziegler), *Heidegger, Heiler, Heiric d'Auxerre, Herbert de Boseham, Herbigny* (Michel d'), S. J., (H. Beyland); *Hérésie* (répression de l'*Héribald d'Auxerre, Hermès Trismégiste, Hervé de Bourg-Dieu, Hilaire de Barebton* (Julien Eymard d'Angers), *Homicide* (compléments historiques et canoniques), *Homme* (A. Michel), *Homosexualité, Honneur, Honoraires de messes* (droit canon), *Hoonacker* (*Van*), (J. Coppens), *Hostiensis, Houtin* (*Albert*), *Hove* (*A. van*), *Huby* (*J.*), S. J. (Du Passage), *Hügel* (*von*), *Hugon* (*Ed.*), O. P., *Huguccio, Hugueny* (H. D. Gardeil, O. P.), *Huiles saintes* (J.-C. Didier), *Hulst* (*d'*), *Humbert* (card.), compléments, *Humbert de Romans, Hume, Hummelauer, Hunnius, Husserl, Hypothèses* (relevé des principales hypothèses théologiques), *Hyvernat*.

*Idée, idéalisme, Illégitimes* (enfants), (A. Bride), *Image* (A. Michel), *Immaculée conception* (relevé des articles publiés dans les Actes du congrès marial romain de 1954), *immanence, immortalité, immunités ecclésiastiques* (compléments canoniques), *imperfection* (complément), *impiété, imposition des mains* (synthèse des opinions qui s'y rapportent), *impôt* (droit canonique), *impubères* (A. Bride), *inamovible, incardination, incrédulité, indulgences* (dans l'église orthodoxe), *infamie, infidèles* (thèse de Feeney), *injure* (droit canonique), *Innocent III* (complément A. Fliche), *Innocent XI* (E. Préclin), etc.

On voit par là avec quel soin la Table analytique rédigée avec le plus grand souci de l'exactitude est heureusement complétée et mise à jour. Personne ne s'étonnera que le Directeur des Tables ait été choisi comme membre de la Commission théologique préparatoire du concile avec la mention « Directeur des volumes de la mise à jour du *D. Th. C.* »

« CUM ECCLESIA ». **Méditations sur les Textes du Missel et du Bréviaire.** — (13 × 17), de 1080 p. papier bible, reliure souple, prix : 27 NF. — Société de diffusion des Editions catholiques, 23, rue Visconti, Paris-VIe

Ce volume, admirablement présenté, est une adaptation française d'un original hollandais. L'idée essentielle est la suivante : se placer dans la pensée actuelle de l'Eglise, en un temps où elle vient de remettre en valeur le « temporal » au Missel et au Bréviaire. Pour cela, prendre les textes liturgiques dans leur suite actuelle comme sujets de méditations quotidiennes. De là, le titre : *Cum Ecclesia*. On méditera « avec l'Eglise ». Les méditations ont été rédigées par une équipe d'auteurs, sous la direction d'un franciscain, le R. P. Mathias Goossens. Elles sont adressées plus spécialement aux religieux et aux religieuses, mais il va de soi que tous les laïcs désireux d'enrichir leur vie spirituelle par la pratique de l'oraison quotidienne ou tout au moins de la lecture spirituelle, trouveront dans ce volume une substance très nutritive, puisqu'elle est constamment tirée de la sainte Ecriture. Le texte original n'a cependant pas été traduit purement et simplement. Une religieuse dominicaine du monastère de Clairefontaine, près de Rambouillet, en Seine-et-Oise, a voulu adapter au public de langue française cet ensemble de méditations dues à différents rédacteurs, en nivelant les différences mêmes qu'on y pouvait remarquer. On a ainsi un ouvrage parfaitement homogène. Nulle part ne se révèle le caractère de « traduction » qui est parfois une source d'alourdissement. Les textes bibliques sont donnés selon la traduction très estimée de la Bible de Jérusalem.

Tous ceux qui comprennent l'importance du « *sentire cum Ecclesia* » salueront avec joie cette réalisation et voudront s'en servir quotidiennement, pour l'entretien le plus fructueux possible de leur vie intérieure.

L. C.

1) R. SPIAZZI, O. P. — **Piccola teologia della carita.** — 157 p. (13 x 18,5) ; — Roma, « Presbyterium », 1961.

2) A. CERVIA. — **Il libro di Cana.** — 152 p. (11,5 x 16,5) ; 500 lire, —Milano, Ancora, 1961.

3) A. CERVIA. — **Unica persona mystica.** — 191 p. (12 x 17). — Rocca di Papa (Roma). Editione « Mondo Migliore », 1960.

4) A. CIVERA. — **Nella luce del Rosario di Maria,** — 222 p. (12 x 18,5) ; 600 lire. — Rovigo, Istit. Pad. di arti grafiche, 1961.

1. — Le R. P. Spiazzi est le directeur d'une publication qui sort un volume tous les deux mois et qui est fort appréciée du clergé d'Italie et d'autres lieux.

Le présent volume, qui est le 30e, se recommande à un triple point de vue : 1° On y trouve une *doctrine* sûre, fondée sur l'Ecriture, spécialement le N. T. et sur le prince des théologiens, S. Thomas d'Aquin. 2° De cette doctrine est faite une *application aux problèmes d'aujourd'hui*, spécialement dans les pages consacrées à la charité envers le prochain. 3° Enfin tout au long du livre, l'auteur enseigne comment les principes conduisent à des devoirs précis dans la vie pieuse individuelle, dans la vie sociale et même dans la vie internationale, puisque c'est un devoir de charité théologale d'aimer même nos ennemis. Solide et clair, cet ouvrage mérite de retrouver, dans cette seconde édition revue et augmentée, le même succès qui a accueilli sa première publication.

2. — L'*Ami* (1960, p. 737) a présenté avec louanges un remarquable ouvrage de Cervia intitulé « Le livre de Nazareth ». Du même auteur, en italien, nous parvient *Il libro di Cana*. Le titre est analogue, mais ici il s'agit de la spiritualité du mariage chrétien, le livre paraissant dans une collection « Matrimonio cristiano ». La doctrine prend son point d'appui dans la Bible entière et pas seulement dans l'épisode de Cana ; elle se développe avec l'aide des documents pontificaux récents, et traite de tous les devoirs essentiels des époux, y compris la question des conditions dans lesquelles pourrait être tenue pour légitime la limitation des naissances. On voit par là à quels lecteurs convient cet exposé de dogme, de morale et de spiritualité.

3. — Le même auteur, un an auparavant, avait publié un ouvrage sur « l'unique Personne mystique » auquel il avait donné en sous-titre : « Considérations sur la doctrine du Corps mystique ».

La source principale de cette doctrine se trouve dans les Epîtres de saint Paul. Elles sont interprétées ici d'après les Encycliques *Mystici Corporis Christi* et *Mediator Dei*. Peu de notes, en dehors des références à saint Paul et à ces deux documents pontificaux. La nature du sujet traité exige non seulement une lecture

rapide, mais de l'attention, de la réflexion, et parfois même une étude, pour en assimiler toutes les richesses. On trouvera des pages bien attachantes sur Marie (49-64), sur la Messe (77-98), sur l'emprise du Christ sur le monde, même matériel (sacrements, liturgie, etc.). On utilisera cet ouvrage pour la lecture spirituelle ; on s'en inspirera même pour la méditation.

4. — A. Civeria nous invite à pénétrer « dans la lumière du Rosaire de Marie ». Il divise son ouvrage en deux parties de longueur égale. La première est une sorte d'introduction générale qui nous parle de l'origine du Rosaire, de sa nature, des indulgences qui y sont liées, de la puissance de cette prière, de Lourdes, de Fatima ; en passant, il donne et commente le texte de « la grande promesse » de Marie à Fatima (il s'agit de la pratique des cinq premiers samedis de cinq mois consécutifs, pour s'assurer une assistance spéciale de Marie au moment de la mort. L'*Imprimatur* de Bergame doit rassurer ceux qu'étonnerait une telle faveur, si semblable à la « grande promesse » du Sacré-Cœur, à sainte Marguerite-Marie). L'auteur parle ensuite du « Rosaire perpétuel », du Rosaire en famille, du Rosaire « prière sociale », de l'importance que les Souverains Pontifes, les Saints et les grands hommes ont reconnu au Rosaire.

La 2e partie (p. 111-222), précédée d'une introduction et suivie d'une table, contient quinze méditations (de 10 à 12 p. chacune), sur les mystères. On y trouve d'abord, en italien, les textes évangéliques (et pour les deux dernières dizaines le passage essentiel des deux documents pontificaux) qui se rapportent au sujet. Un commentaire les suit, qui s'attache au sens historique, dogmatique et pieux de ces textes. On a là autant de plans de bonnes instructions pour les exercices des mois de mai et d'octobre, comme pour les diverses fêtes qui célèbrent les événements majeurs de la vie de Marie, et surtout des sujets d'oraison qui conviennent à tous les fidèles ainsi qu'à leurs pasteurs.

Dans la préface placée en tête du livre, le R. P. Bassan, O. P., cite un trait de la vie de Mgr Fulton Sheen dont nous ne voulons pas priver nos confrères. Ce grand prédicateur américain reçut, après une Conférence, la visite d'une jeune fille qui lui dit :

« Votre religion catholique n'est qu'une ennuyeuse cantilène : vous dites toujours les mêmes prières, jour après jour, de sorte qu'elles finissent par n'avoir plus aucun sens. — Qui est celui-ci ? demanda le conférencier en désignant du doigt un jeune homme debout près de la jeune fille. — C'est mon fiancé. — Aujourd'hui, lui avez-vous dit que vous vouliez bien de lui. — Oui ! et puis ? — La semaine passée, la première semaine, hier, avant-hier, vous le lui avez dit ? — Oui ! Et puis ? — Et puis ?... Tout cela n'a pas de sens : ce n'est qu'une ennuyeuse cantilène qui répète sans cesse les mêmes paroles — La fille resta bouche bée ; ce fut peut-être la première fois qu'elle saisit la profonde vérité psychologique de cette phrase d'un poète : L'amour dit toujours la même chose et ne se répète jamais. »

Ne pourrions-nous pas en dire autant aux nombreux fidèles qui ignorent la richesse du Rosaire et le tiennent, bien à tort, pour une cantilène ennuyeuse, et rien de plus ?

---

D. DEE, Capucin. — **The Manifestation of Conscience,** 100 p. The Catholic University of America, Canon Law Studies n° 410, Washington D.C., 1960.

Le P. Dee, capucin new-yorkais, publie la thèse de doctorat en droit canon qu'il a récemment soutenue à l'Université catholique de Washington. Son sujet est l'ouverture de conscience des inférieurs à leurs supérieurs. L'étude se développe selon deux dimensions, l'une historique, l'autre canonique.

Dans la première partie, l'auteur montre comment autrefois les règles monastiques et religieuses enjoignaient aux novices et aux profès de parler de leurs affaires de conscience à leur abbé ou à leur supérieur. Ils y trouvaient une occasion de s'humilier et de s'éclairer. S. Bonaventure et surtout S. Ignace de Loyola étendent l'obligation de cette pratique en soulignant l'aide qu'elle peut apporter aux chefs de la communauté.

La seconde partie, offre un commentaire rigoureux et précis du décret *Quemadmodum* de 1890 et du canon 530 qui en est issu. C'est le contre-pied le plus formel de la pratique ancienne : il est interdit aux supérieurs, sous peine de faute grave, de provoquer une ouverture de conscience de la part d'un inférieur. Celui-ci, toutefois, peut y recourir spontanément et s'ouvrir des perplexités de sa conscience, si le supérieur est prêtre.

Débutant, l'auteur a fourni un effort probe, bien documenté, très consciencieux. Sa thèse rendra de grands services aux canonistes et aux historiens. Mais un peu de recul lui aurait donné des dimensions historique et psychologique plus larges.

Tel qu'il est rédigé, le livre est un dossier dans le genre du *Sic et Non* d'Abélard. La tradition ancienne plaide pour la manifestation de conscience, le Code s'y oppose. Comment l'auteur n'a-t-il pas songé à la *solutio a tempore* chère à Yves de Chartres et à Gratien ? L'apparente contradiction cesse si l'on songe à l'évolution de la mentalité et de la discipline.

Dans les ordres anciens ou médiévaux on ne se confesse pas ou on se confesse peu. Toute l'œuvre de direction spirituelle qui est actuellement liée à la confession hebdomadaire doit donc être menée à bien d'une autre manière. D'autre part, le respect de la conscience des autres (fussent-ils inférieurs) est une valeur moderne : Léon XIII a fait, sur ce point, œuvre de libérateur. Il a voulu que le for interne et le for externe soient toujours mieux distingués. La même préoccupation a inspiré le dédoublement opéré, dans les Séminaires, entre les rôles du Supérieur et du Directeur Spirituel.

Du point de vue psychologique aussi, on souhaiterait que le R. P. Dee poursuivît ses recherches. Sans doute, tout ce qui est affaire de conscience au sens strict, relève du directeur. Il n'en reste pas moins que le supérieur ou la supérieure doivent être renseignés sur l'état d'âme de la communauté et que cela doit se faire en toute confiance et franchise. N'y aurait-il pas lieu, par induction de l'expérience des communautés, de dresser une liste des actes qui relèvent strictement de la conscience, et ceux qui relèvent de la vie commune. Bien sûr on peut distinguer péché et manquement à la règle, acte intérieur et acte extérieur. Mais la réalité est plus complexe et mériterait d'être étudiée *ex professo*.

Loin de déprécier le travail du P. Dee, ces simples remarques soulignent l'intérêt de cette thèse et ce qu'il est permis d'attendre de l'auteur, s'il veut bien un jour reprendre le sujet.

---

**IMPRIMATUR**

Lingonis, die 1a augustii 1961

G. MICHEL, *vic. gen.*

*Le gérant :* C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude - Gillot, LANGRES (Haute - Marne)

# MUSICA SACRA

*Le premier disque pour le 15 Août :*

**LA DORMITION DE NOTRE-DAME DANS UN MONASTÈRE RUSSE AMS 5.003**

Chœur des Bénédictins du Prieuré de Chevetogne

**Direction : Dom Grégoire BAINBRIDGE, OSB**

*Chants de l'Assomption dans un monastère russe, tels qu'ils étaient chantés à Moscou ou au Mont Athos au temps de sa grande prospérité.*

*Une grande première mondiale :*

**TOMAS-LUIS DE VICTORIA : Messe de la Pentecôte AMS 23 D**

Capilla & Escolania de l'Abbaye Bénédictine de Montserrat

**Direction : Dom Ireneu SEGARRA, OSB**

*La célèbre maîtrise d'enfants et le chœur des moines de Montserrat en Catalogne ont réussi là une réalisation idéale, comparable à l'album des Villancicos de Cererols (AMS 10) unanimement salué par la critique pour la qualité des voix.*

(Collection : Archives Sonores de la Musique Sacrée)

**DISQUE LUMEN,** 3, rue Garancière, PARIS-VI[e]

***Catalogue envoyé sur simple demande***

LIBRAIRIE
38, rue St-Sulpice
PARIS-6[e]

# MIGNARD

EDITEUR
Tél. Dan. 03-88
C.C.P. Paris 6249-19

***Dépositaire des Editeurs Pontificaux et Imprimeurs du Saint-Siège***

**LITURGIE - LITTERATURE RELIGIEUSE ET GENERALE**

Tous les bons livres

**Choix important de Missels d'Autels**
**et de Nouveaux Bréviaires Romains ou latin-français**

Grande variété d'IMAGES (nouvelles séries couleurs)
SOUVENIRS MORTUAIRES - MAROQUINERIE - CUSTODES

**ASSORTIMENT UNIQUE EN FRANCE DE TOUS MISSELS RECOMMANDES AUX FIDELES**

DISQUES et ELECTROPHONES. Sélection d'enregistrements pour le Clergé et les Fidèles. Chant Grégorien et toute la musique religieuse. — Microsillons instructifs, éducatifs et distrayants pour petits et grands

**PROCURE ARTISANALE DU CLERGÉ — ATELIER D'ART SACRÉ**

Pour l'Eglise Ancienne, Rénovée ou Nouvelle

**Chemins de Croix expressifs et artistiques sur subjectiles différents**

EN PROPRIETE : LE CHEMIN DE CROIX **« D'APRES LES MAITRES »**

OBJETS RELIGIEUX et de CULTE — ORFEVRERIE — CHASUBLERIE — PEINTURES — STATUES pour intérieur ou extérieur — ART Ancien et Moderne

**MODÈLES RÉPUTÉS DE TUNIQUES & AUBES,** MARQUE C. D.

**pour Communiants, Chantres, Clercs et Enfants de Chœur**

TISSUS DE PREMIERE QUALITE A DES PRIX DE FABRIQUE

***EXPEDITIONS*** ***EXPORTATION***

*CATALOGUE GENERAL ILLUSTRE* 1961 *sur simple demande*

Mme FOULON-LEFRANC. — **La Femme au foyer.** — In-12 cart. et ill. de 380 p., 6 NF. — Editions de l'Ecole.

Edition refondue et conforme aux nouveaux programmes de l'Enseignement ménager à ses divers degrés. L'auteur s'est attaché à appuyer la technique ménagère sur les principes scientifiques qui l'expliquent et la justifient. Elle traite toutes les questions concernant la femme dans la famille : hygiène, enseignement, conduite à tenir en cas d'accidents, puériculture, jardin et basse-cour. Elle a jugé bon de faire suivre la puériculture d'un bref aperçu sur l'éducation et de terminer par un petit code du savoir-vivre.

De quoi apprendre, faire comprendre et plus encore aimer à la femme son travail à la maison et son rôle dans la famille et dans la société.

---

Josué CASTRO. — **Le livre noir de la faim.** — In-8 de 124 p., illustré, 5,25 NF. — Editions ouvrières, 1961.

Dans ce nouvel ouvrage, le grand savant brésilien expose, avec une objectivité rigoureuse, la situation alimentaire dans le monde avec ses graves prolongements politiques et sociaux. Il y rappelle que faim et sous-développement sont une seule chose et que le seul chemin à suivre pour lutter contre la faim est celui de l'émancipation économique et de l'élévation des niveaux de productivité des masses affamées qui constituent, à peu près, les 2/3 de la population mondiale.

L'Association Mondiale de Lutte contre la Faim (Ascofam) créée par un groupe de hautes personnalités dont l'auteur, s'est mise à la tâche. On trouvera donc dans le présent ouvrage une véritable charte de la lutte contre la faim des hommes et les premières pistes vers des réalisations.

A noter que l' « Ascofam », reçoit les adhésions, moyennant une cotisation annuelle de 12 NF. (C. C. n° 31.302 S), 4, rue Gaillon, Paris-2e,

---

Raymond FIASSON. — **Des indiens et des mouches.** — Vol. (14,5 × 21), 216 p., couv. ill. et vernie, 7,95 NF. — Casterman, 1960.

Une plaine s'étend à l'infini, tantôt écrasée de soleil, tantôt recouverte par les eaux ; les Llanos de l'Apure au Venezuela. Tel est l'univers où le docteur Fiasson pénètre dans un but précis : étudier l'étrange maladie qui métamorphose les chevaux des meneurs de troupeaux en « danseuses de la mort ». Désireux de connaître tous les aspects de son domaine, l'audacieux savant s'enfonce vers le sud, franchit le Juriepe, ignoré jusque là des géographes, descend en pirogue le Meta. « Vermine nuisible » aux yeux des colons, voici les Indiens, apeurés, pourchassés. A ce peuple qui meurt, l'auteur rêve d'offrir une vie plus humaine ; il nous livre des réflexions sévères pour les dirigeants d'un pays qui a gaspillé ses richesses naturelles et n'a pas su trouver son équilibre. A la suite de l'auteur, les lecteurs rempliront leur mémoire d'images qui ne s'effaceront plus.

---

André MIGOT. — **Solitudes humaines.** — Vol. (14,5 × 21), 200 p., 16 hors-texte en hélio, couv. ill. et vernie, 9 NF. — Casterman, 1960.

Une année dans l'archipel désolé des Kerguelen : une expédition antarctique en butte aux tempêtes et aux glaces ; voilà de quoi satisfaire tous les fervents de l'aventure. Grand voyageur aux admirations communicatives, le docteur Migot est aussi homme de science soucieux d'exactitude : nous voyons vivre la faune dans son milieu ; le comportement des manchots et des éléphants de mer n'a bientôt plus de secrets pour nous.

Mais, sans cesse, dépassant le pittoresque, l'anecdotique, le descriptif, un leitmotiv vient conférer au livre une dimension nouvelle : celui de la solitude. Plongeant dans une solitude vraie, l'auteur vit des heures intenses de communion avec une nature toute de blancheur et de silence ; avec soi-même aussi : les solitudes antarctiques sont le symbole et la voie d'une paix, d'un silence intérieurs. Il nous révèle — chemin faisant — sa personnalité riche et vigoureuse, unissant la conviction, le sens de l'humour, l'esprit critique.

Très belles photos.

Pierre HUMBOURG et Maurice BARROIS. — **Promenades à travers la France littéraire.** — In-16 de 176 p., sous couv. ill., 5 NF. — Denoël.

« Qui donc, à Chinon, écrivent les auteurs de ces *Promenades...* peut oublier Rabelais et ne pas chercher Honoré d'Urfé dans les vieilles rues de Marseille ?... Qui ne voit ce que Bordeaux a apporté à Montaigne et à Mauriac ? Dans une salle fiévreuse et impersonnelle de l'hôpital de la Conception est mort Rimbaud ; sur un quai de l'Estaque — dont Renoir disait qu'il ressemblait à Asnières, avec la mer devant — comment ne pas chercher la silhouette trapue de Cézanne tentant de fixer sur une toile la couleur changeante du ciel provençal ? »

La France n'est pas seulement une admirable symphonie de sites et de monuments : c'est un pays vivant, c'est-à-dire un pays où les grandes voix du passé n'ont pas cessé de se faire entendre ; un pays où toute oreille attentive peut surprendre, au détour d'une rue, en l'accueil d'une place, le chant d'un poète.

La rédaction semble rapide et l'information laisse à désirer. Si l'amour-propre et le chauvinisme nous font regretter « Langres, ville triste et secrète » où naquit Diderot (p. 89), nous protestons contre l'attribution à Cirey (M.-et-M.) du séjour de Voltaire chez Mme du Châtelet. Il s'agit bien de *Cirey-sur-Blaise* (Hte-Marne). Le « Petit Larousse » lui-même ne l'ignore pas.

---

Jean MERRIEN. — **Plaisance d'aujourd'hui.** — In-16 oblong de 160 p., couv. ill., 5 NF. — Denoël.

Jean Merrien est un excellent spécialiste de la littérature marine, romancée ou technique. Chez le même éditeur il a déjà donné *Votre première voile*, 8,50 NF. ; *Le Bréviaire du bord*, 9 NF. ; *Plaisir de la mer*, 8,50 NF. ; *Possession de la mer*, 8,50 NF. ; *Merveilles des petits ports*, 8,50 NF.; *Petits Ports d'azur*, 8.50 NF.; *Petits ports de Corse et de la Riviera italienne*, 9 NF. — C'est à tous les amis de l'eau et du vent qu'il s'adresse aujourd'hui, à tous ceux qui veulent goûter les plaisirs du « yachting ». Matériaux et types nouveaux, prix des divers modèles et des moteurs, rien n'y manque. Et les amateurs n'ont que l'embarras du choix : canot à l'aviron, canoës et kayaks, engins de plage, canots pneumatiques, hors-bords, vedettes, voiliers d'initiation, bateaux de régate, de promenade et de pêche, yachts-villas, etc. Et les formalités d'usage leur sont indiquées : textes et règlements, vente et achat de neuf et d'occasion, etc...

---

Amiral LEMONNIER. — **Les Cent jours de Normandie.** — Petit in-8 de 316 p., cart. sous jaquette illustrée. — Edit. France-Empire, 1961.

« Les temps sont propices aux jugements de l'Histoire. Un recul de près de vingt ans ne laisse plus de place à l'incertitude sur les faits et sur leurs causes. » L'amiral Lemonnier justifie ainsi sa nouvelle version de *Paisible Normandie*, publiée en juin 1954 aux éditions de La Colombe. Nous avons, pense-t-il à juste titre, le devoir de laisser aux générations qui montent une version exacte de cette campagne qui ramena en notre Europe de l'Ouest la victoire et la liberté et qui eut tant de résonance dans le monde entier. Cent jours en effet ! Le débarquement du 6 juin fut suivi de quatre-vingt jours de bataille et de vingt jours de poursuite, véritable réplique des événements de 1940.

L'auteur insiste justement sur la lutte de vitesse dans laquelle rivalisèrent les belligérants. Hitler, « ce Vulcain du diable », faisait forger dans ses arsenaux souterrains des armes d'une puissance redoutable. Il fit donner les V 1 sur Londres en riposte au débarquement et se préparait à faire lancer les fusées de von Braun.

Dans cette campagne des Cent-Jours, il convenait aussi de rappeler — sans le grossir — le rôle des éléments français : nos soldats, nos marins, nos aviateurs y prirent part ; des milliers de civils y jouèrent un rôle secret, deux millions de Normands y furent mêlés, payant un lourd tribut.

L'amiral Lemonnier a connu tous les grands Chefs alliés ; il a étudié tous les documents publiés sur cette gigantesque bataille ; il a recueilli tous les témoignages possibles en des lieux qu'il connait bien, puisqu'ils sont ceux de son enfance. Sa contribution à l'histoire de cette bataille décisive est capitale.

---

Docteur Eugène B. MOZES. — **Surmontez votre crise cardiaque.** — Traduit de l'américain par Hélène Pasquier. — In-8 (14 × 21), de 224 p., 8 NF. — Denoël.

Qu'entend-on exactement par infarctus ? Le docteur E.-B. Mozes, vous découvrira le mécanisme qui, par une sclérose progressive de l'artère coronaire, aboutit à l'occlusion d'un vaisseau sanguin et à la dénutrition d'une petite surface cardiaque.

Vous apprendrez à déceler les symptômes de la crise cardiaque, à comprendre sur quelles bases s'établit le diagnostic médical. Mais, surtout, par une meilleure intelligence d'une maladie qui vous apparaît redoutable, vous connaîtrez sa véritable portée et vous prendrez conscience du fait qu'un homme ayant subi une crise cardiaque n'est absolument pas un infirme, mais peut, au contraire, reprendre une vie normale, équilibrée et saine.

L'objet de cet ouvrage est d'aider le malade à surmonter sa maladie grâce à une meilleure compréhension de la véritable nature d'une crise cardiaque, grâce aussi à un régime et à un équilibre nerveux qui peuvent lui assurer, par la suite, une vie normale.

---

Raymond MEGE. — **L'animateur de loisirs collectifs.** — Vol. de poche (12 × 15), de 224 p., ill., 8,65 NF (franco, 9,85). — Editions du Centurion.

Cinq livres en un seul : le livre du directeur chef de camp ou de colonie ; — le livre de l'intendant ; — le livre du meneur de jeu, animateur de veillées ; — le livre du C. P. moniteur, chef d'équipe ; — un memento pratique : adresses utiles, réglementations, problèmes de sécurité, plans types...

L'expérience d'un animateur de maisons de jeunes, organisateur de colonies de vacances municipales, ancien Commissaire National des Scouts de France. Des réponses aux multiples questions que posent la gestion et l'animation de groupes de vacances, depuis la composition d'un menu jusqu'aux notions pratiques de la psychologie individuelle et collective. Que faire devant l'enfant indiscipliné ou menteur ? Que faire en cas d'accident brutal ? Que faire...

---

## OUVRAGES POUR ENFANTS

L. LAURAND. *Sainte Germaine de Pibrac.* 80 p. (14 × 18,5) ; Lyon, « Eise », 1960. Biographie assez complète. Pour jeunes filles. — M. MIGNEAUX. *L'apôtre de la Gaule, Saint Martin.* 42 p. (18 × 27), avec 4 illustrations par page ; Paris, Edit. Fleurus, 1960. Pour enfants. — DIÉLETTE. *Claire au Tibet.* Roman pour jeunes filles de 12 à 16 ans ; quelques illustrations en noir. (Desclée de Brouwer, s. d.). — R. CLUNY, *La Horde d'Or.* 126 p. (12 × 18). Edit. Fleurus, 1960. Récit romancé de l'expédition de Plan Carpin en Mongolie. — LE SAUVAGE. *Aventures aux Caraïbes.* Roman. 123 p. (12 × 18). Ibid., 1960. — J.-M. BOUCHET. *Les Cadets de la Montagne Noire.* Roman. 166 p. Desclée de Brouwer, 1960. — Ces 3 derniers ouvrages sont pour jeunes gens ; illustrations en noir. — La scène de duel furieux (à fleurets démouchetés et avec blessures) ne permet pas de recommander sans réserves le dernier aux adolescents.


**ASSURANCE AUTO MOTO**
*Ecclésiastiques, vous avez droit au tarif réduit d'assurance obligatoire avec ristourne chaque année sans accident et recours pour récupérer vos réparations.*
Cabinet **ADAM**, assureur-conseil agréé
181, rue Lafayette, PARIS

**VETEMENTS ECCLESIASTIQUES**
Maisons DELANNOY - Vve RIF réunies
**MASSON & Cie**, Successeurs
38, rue St-Sulpice, **PARIS - VIe**

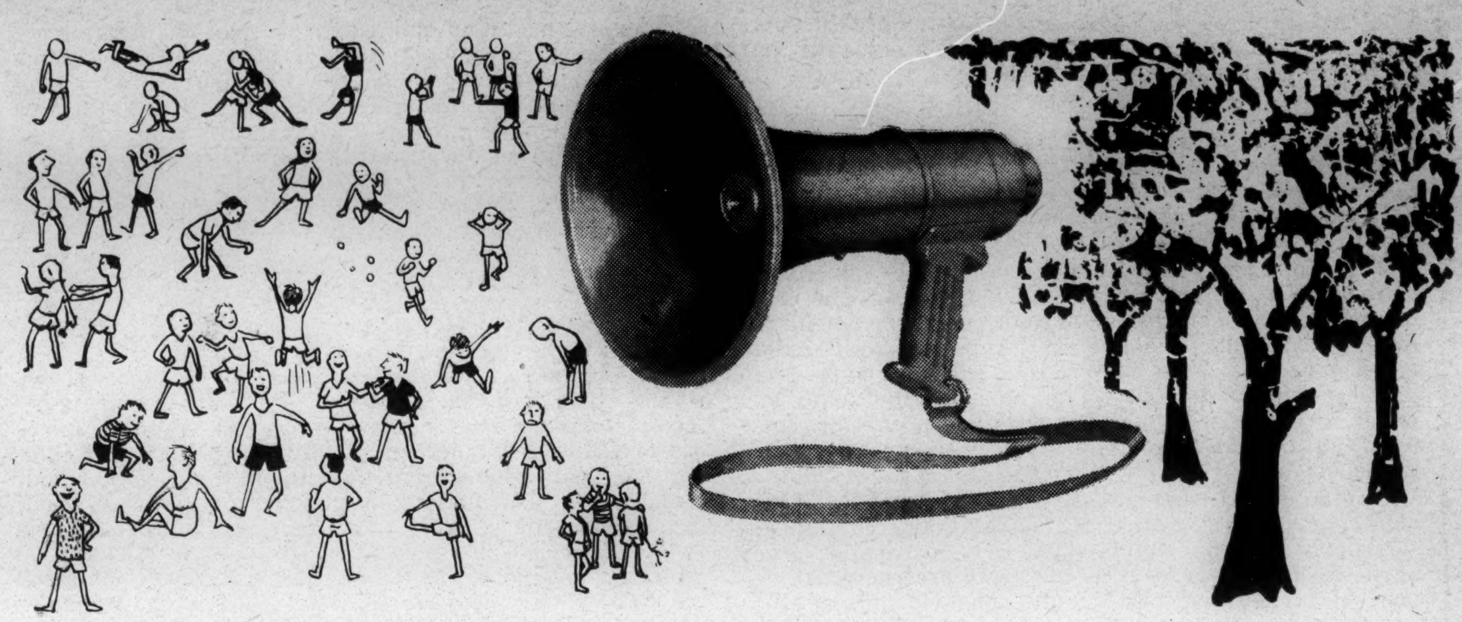
**BULLETINS PAROISSIAUX** à fonds communs
NOTRE CLOCHER
Imprimerie **NOTRE CLOCHER**
18, Av. Brillat-Savarin BELLEY (Ain)

**JOURNAL PAROISSIAL ?**
ou interparoissial
MENSUEL
FONDS COMMUNS
*Une adresse :*
**IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH**
36, rue E.-Ténot — TARBES (H.-P.)

**VICHY - Hôtel de Florence**
Ch. LEFRANC Tél. 28.43
7, rue Maréchal-Joffre
*Cuisine soignée - Prix modérés*

**LIBRAIRIE R. BOURDON**
75, rue de Rennes - Paris-6e
Achat et vente de
**LIVRES D'OCCASION**
*Envoi gratuit sur demande de notre liste d'achat*

LOURDES
**PALAIS DU ROSAIRE**
MAISON CATHOLIQUE
LISIEUX
*Objets de piété*



**en plein air**

**le porte-voix électronique**

# MEGAFLEX

**TRANSITEX**

**est votre meilleur serviteur**

**BOUYER**
ÉLECTRO ACOUSTIQUE
B. P. 2 Montauban (T.-et-G.) - Tél. 63.18.80
8, rue du Dôme, Paris XVIe - PAS. 70-34

NOIRCLERC PUBLICITÉ

## ELECTRIFICATION DE CLOCHES

MAMIAS — 35 années de spécialisation et d'expérience

★ CLOCHES - BEFFROIS - APPAREILLAGE ELECTRIQUE
★ HORLOGERIE MONUMENTALE
★ CORRECTION ELECTRONIQUE DE L'HEURE - RECEPTEUR « **SYNCHRONEX** »

*Label Création 1960 — XIe Salon International de L'Horlogerie*

■

MAMIAS - La référence qui ne ment pas
Des prix honnêtes et suivis
7.000 références - 25.000 Appareils en service

■

★ SONORISATION D'EGLISES
DISTRIBUTEUR-INSTALLATEUR « **BOUYER** »

**MAMIAS** **GAGNY** (S.-&-O.)
**TEL. 927-19-38**